

TROP CLASSE !

VÉRONIQUE DECKER

TROP CLASSE !

ENSEIGNER DANS LE 9-3



LIBERTALIA

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION « N'AUTRE ÉCOLE »

1. APPRENDRE À DÉSOBÉIR
Laurence Biberfeld & Grégory Chambat
2. CHANGER L'ÉCOLE
Collectif
3. L'ÉCOLE DES BARRICADES
Grégory Chambat
4. ENTRER EN PÉDAGOGIE FREINET
Catherine Chabrun
5. PÉDAGOGIE ET RÉVOLUTION
Grégory Chambat
7. L'ÉCOLE DES RÉAC-PUBLICAINS
Grégory Chambat
8. LE MAÎTRE INSURGÉ
Célestin Freinet
9. L'ÉCOLE DU PEUPLE
Véronique Decker

Actualités & catalogue complet : editionslibertalia.com

*La collection N'Autre École
engage le débat sur une éducation émancipatrice.
À partir de pratiques militantes, sociales et pédagogiques,
s'y explorent des pistes de réflexion et d'action
pour ceux qui veulent changer l'école et la société.*

*Pour aller plus loin, la revue Questions de classe(s)
propose chaque trimestre un dossier thématique. Abonnez-vous !
www.questionsdeclasses.org*

Je m'appelle Véronique Decker.

Depuis plus de trente ans, je suis institutrice. Et depuis quinze ans, directrice d'une école élémentaire à Bobigny : l'école Marie-Curie, cité scolaire Karl-Marx. À part sa localisation au pied des tours et au cœur des problèmes, notre école présente l'intérêt d'être une école « Freinet » où, dans le respect des règles du service public, nous pratiquons une pédagogie active, fondée sur la coopération. Même si l'expérience, parfois, peut me dicter des silences provisoires, je ne suis pas réputée pour mon habitude de me taire.

AVERTISSEMENT

J'ai toujours beaucoup aimé enseigner en Seine-Saint-Denis.

Je sais, ce que je dis n'est pas à la mode. Il faut se plaindre de nos conditions de travail exceptionnellement dures, des racailles, de la République abandonnée, des territoires égarés.

C'est vrai que c'est difficile, rugueux, complexe, et mon plaisir d'enseigner ne m'a pas

empêché d'être syndiquée pour revendiquer une école plus juste, pour moi et pour les élèves.

Mais j'aime ces enfants-là, les enfants des milieux populaires qui vivent ici et les solidarités particulières des cités. Du coup, j'ai appris à connaître et à apprécier leurs familles. Ces familles-là, aux noms exotiques, à l'immigration parfois récente, aux pauvretés parfois indécentes.

Des dizaines de profs passent chaque année en tentant dès leur arrivée de retourner près de leur département d'origine. Certains écrivent des livres pamphlétaires et ironiques, et à l'audience assurée en dénonçant pêle-mêle leurs conditions d'enseignement, les élèves, leurs parents, en prônant des solutions définitives du haut de leurs quelques mois d'expérience.

Moi aussi, je suis venue d'ailleurs mais j'ai choisi de rester ici, d'y vivre, d'y travailler et je voudrais témoigner des plaisirs d'enseigner que j'ai rencontrés.

I. ZÉBULON

J'ai commencé ma carrière d'institutrice comme remplaçante, envoyée de-ci de-là dans les classes dont l'institutrice était absente. Je sais, cela paraît irréaliste maintenant, mais à l'époque, pour faire des remplacements, on n'envoyait pas dans les écoles des gens sans formation pédagogique... Aujourd'hui, on trouve des cantatrices au chômage, des éleveurs de chèvres délocalisés, des secrétaires médicales, des femmes au foyer fraîchement divorcées, mais dans les années 1980 du siècle passé, les remplaçants enseignaient...

Là j'arrive dans un CP sur les hauteurs de Montreuil, et les petits lapins sont déjà sagement assis en classe sous la vague surveillance de l'institutrice mitoyenne :

« Sortons les cahiers du jour et écrivons la date. »

Je calligraphie la date au tableau en cursive scolaire. Les enfants sortent leur crayon de papier et tous s'essayent à recopier. Je passe dans les rangs et je remarque qu'un petit Zébulon (je l'appelle comme cela, car j'ai oublié son prénom) tient son crayon entre le majeur et l'annulaire. Je m'exclame (et tous ceux qui me connaissent peuvent confirmer que, lorsque je m'exclame, les murs tendent à trembler) :

« Mais comment il fait lui, pour tenir son crayon ? », fermement décidée à en découdre avec cette mauvaise habitude graphique, et pestant déjà intérieurement contre l'institut de maternelle qui n'avait pas fait le boulot de préparation au graphisme cursif.

À ce moment, Zébulon, souriant, lève ses deux mains aux doigts atrophiés (sans pouce ni index) et à demi mort de rire me répond :

« J'faiscquejepeux ! »

J'ai le cœur serré net, la respiration coupée. Mon cerveau cherche une ressource en urgence avant que je sois submergée par la honte. Toute la classe me regarde.

« Je suis désolée, je te présente mes excuses. »

J'ai appris à ne pas perdre mon autorité sur la classe en étant sincère. Présenter ses excuses à un élève est au contraire gage d'une relation honnête.

Zébulon finit de copier la date, et ce n'était pas si mal, avec juste deux doigts et demi. Je remercie intérieurement l'institut de maternelle qui tout de même lui avait appris à tenir un crayon, à s'essayer à l'activité et à ne pas avoir honte de sa malformation. Je remercie ses parents qui lui ont transmis une confiance dans la vie, car Zébulon était un petit garçon sociable et joyeux.

Je remercie Zébulon qui m'a offert une de mes premières formations de terrain.

2. BERTRAND

Bertrand fut mon premier élève « difficile », dans ma première classe à l'année. À l'époque, les TED (troubles envahissants du développement) n'existaient pas encore, mais il y avait déjà des élèves ingérables. Bertrand n'obéissait à rien, ne se tenait à aucune tâche, ne respectait aucune règle. Il n'était sensible à aucune sanction, ne convoitait aucune récompense. Trente ans après, je me souviens encore de lui. Il m'a obligée à réfléchir, à travailler avec l'enseignante de la classe d'à côté, à faire des réunions d'équipe, à rencontrer ses parents. J'ai appris la nécessaire humanité de la gestion des situations difficiles. Aujourd'hui, les procédures destinées à protéger l'institution en cas de jugement prennent le pas sur cette relation charnelle. Étendu de tout son long sur la moquette de la classe de grande section, Bertrand modulait un « uhuhuhuh » interminable. Lorsque j'en étais épuisée, je l'envoyais dans la classe d'en face. Les enfants avaient appris à l'enjamber, à s'en méfier (il pouvait se relever brusquement et frapper sans raison). À un moment, j'ai cru réussir à l'intéresser à quelque chose avec un petit circuit de voitures qui l'avait mobilisé un instant à faire « veveveveve ». J'étais très fière de moi, lorsque

Bertrand m'a appris la modestie pédagogique en s'allongeant pour faire « uhuhuhuh ».

Heureusement, à l'époque, les règles de pudeur étaient plus simples en maternelle, et nous avions une pataugeoire intégrée dans la construction de l'école : une sorte de piscine de 50 centimètres de profondeur, de la taille d'une demi-salle de classe. Les enfants se déshabillaient dans le préau, et nous remplissions les 30 centimètres d'eau qui permettaient à toute la classe de jouer en vidant le ballon d'eau chaude au mépris des besoins des agents pour faire la vaisselle... L'eau permettait à Bertrand de se détendre un peu. C'était ma première classe, et j'avais aussi une petite fille hydrocéphale qui peinait à marcher, une enfant sourde (et je ne savais rien de la langue des signes, même pas qu'elle existait), un enfant japonais surdoué qui dessinait des hélicoptères en plan de coupe, en plus de ce « uhuhuhuhu » constant qui assourdissait la classe.

Évidemment, je n'arrivais pas vraiment à enseigner tout ce que j'aurais voulu enseigner, mais les enfants ont appris beaucoup de choses sur la diversité du vivant, l'hétérogénéité de l'humanité, le respect dû à chacun.

Alors, depuis, chaque fois qu'une liste de revendications syndicales se plaint de « l'hétérogénéité », je crains la suite.

3. MARTHE

Je travaillais dans une école au « Pré-Gentil ». À l'époque, nous avions trois années d'école normale pour apprendre tout ce qui était nécessaire pour enseigner, et entre autres qu'au Moyen Âge, les gentils étaient nobles alors que les vilains constituaient le peuple, ce qui permettait l'existence d'un Pré-Gentil à Rosny, alors que Montreuil avait des « Blancs-Vilains ».

Une cité banale de Rosny-sous-Bois. J'avais une toute petite section (enfants de 2 à 3 ans) pour un « remplacement long », le dortoir était contigu à la classe et les élèves, au fur et à mesure qu'ils se réveillaient, pouvaient se rhabiller avec mon aide ou celle de l'Atsem¹ (l'agent de service) et retourner jouer. Mais voilà, mon propre fils ne dormait pas la nuit, car il avait beaucoup d'otites et je tenais la classe à un fil de l'épuisement professionnel. Un jour, je me suis endormie au dortoir. Pas une douce somnolence professionnelle comme on peut l'avoir après quelques années d'expérience et qui se réveille au premier mouvement. Non, un gros sommeil profond. Tous les enfants, absolument tous, se sont réveillés, sont allés jouer sans chercher à remettre leurs

1. Agent spécialisé des écoles maternelles. [NDE.]

vêtements, ni à me réveiller. Lorsque Marthe, l'Atsem qui vient à 15 heures pour aider à rhabiller les petits, est arrivée dans la classe, devant les 24 petits en sous-vêtements, elle a crié :

« Ben, elle est où Véronique ? »

Les petits, un doigt sur la bouche, ont fait :

« Chut, a dodo ique. »

En petite section, Véronique, c'est un prénom qui demande un effort d'articulation encore difficile pour la plupart des petits. Ique, nique, nonique, lénonique sont les marches de la progression vers le prénom de la maîtresse.

Marthe m'a réveillée, me protégeant d'une dénonciation pour faute professionnelle et me permettant de poursuivre une longue carrière dans le 93. Merci Marthe.

4. N'GWOUHOUNO

Bon, j'ai écrit comme ça, mais « en vrai » je ne me souviens pas exactement du prénom de l'enfant. C'était la rentrée en petite section, tous les petits pleuraient. Lui, il hurlait : sans doute n'avait-il jamais quitté sa mère auparavant. Alors pour le calmer, l'Atsem et moi avons essayé de le bercer, de lui montrer les poupées, les peluches,

des voitures, le bac à sable, des vélos, et surtout de prononcer ce prénom pas facile. Journée épuisante pour lui comme pour nous. Par la suite, chaque fois que j'ai travaillé en petite section, j'ai longuement préparé la rentrée, en permettant aux parents de visiter l'école l'année précédente, de rentrer dans la classe, de rester avec leur enfant, de ne le mettre qu'un petit peu au début, bref, en créant une transition, du lien, de la convivialité, mais là, j'avais eu la classe le jour même de la rentrée, n'étant pas titulaire du poste. Le soir, j'aborde la maman, une grande dame à la peau noire et je lui demande :

« Excusez-moi, madame, mais pouvez-vous nous dire comment, dans votre langue, se prononce le prénom de votre enfant ? Il a beaucoup pleuré et nous ne sommes pas parvenues à le consoler, car nous ne savons pas comment l'appeler. »

La mère me regarde avec dans les yeux un abîme d'étonnement et me répond dans un français inattendu avec la voix d'Arletty :

« Non, mais ça, c'était pour faire plaisir à la grand-mère, nous, on l'appelle Rocky. Rocky, viens là ! »

Magie, les pleurs s'arrêtent, Rocky retrouve le giron maternel avec joie.

Ne jamais juger à vue.

Ici la plupart des Français ont l'air d'être immigrés. Mais ce sont parfois leurs grands-parents qui

sont venus, et il faut que le statut d'immigré s'arrête à un moment. Rocky a rejoint Johnny pour jouer aux voitures dès le lendemain. C'est qu'en banlieue les prénoms sont plus facétieux qu'ailleurs, car nous héritons de toutes les cultures, qui se mélangent, se répondent : on peut en rire, à condition de ne pas se moquer.

5. ON

Partout, dans une école, il est possible d'entendre « on monte ! », « on y va », « on va faire de l'histoire ce matin » et à la cantine « on se lave les mains », « on prend sa serviette », puis au stade « on fait un petit tour pour s'échauffer et après on va à fond »...

Je déteste ce « on ».

Parce qu'il est impersonnel et qu'en refusant de désigner les enfants comme des personnes, les adultes ne disent ni qui décide ni qui subit, et qu'à y regarder de près, plus ils disent « on », plus les adultes décident tout à fait seuls, sans jamais construire un espace démocratique.

Dès que l'adulte dit « nous » : « Nous montons en classe, nous entrons » ou « vous » : « Vous sortez vos cahiers, vous vous installez dans la

bibliothèque, vous pouvez aller remplir les brocs d'eau », tout de suite, l'ambiance change. Le groupe est nommé. Le pronom désigne bien un nom, des noms.

Surtout lorsqu'il faut être précis et clair, dire « tu ». Lorsque je suis fâchée (les motifs sont assez fréquents car, heureusement, les enfants en bonne santé, par essence, ne sont pas sages, testent, tentent, se laissent tenter, essaient de franchir les limites, et parfois le regrettent), je dis « toi ». J'ajoute l'identité complète, de manière à convoquer même les mânes de l'enfant à l'examen de la situation, je désigne, je nomme, j'explique, mais toujours avec une vraie considération pour l'enfant, même en me fâchant net : « Toi, Abdoulaye Sissoko, tu » ou « Toi, Vanessa Bertrand¹ ».

Jamais de « on », car en ne désignant pas qui fait, qui parle, qui agit, qui décide, les éducateurs empêchent ainsi de comprendre les enjeux du monde et de ses lois. En disant à l'enfant : « Je te parle », je lui permets de me répondre. En lui expliquant que personne n'a le droit d'insulter, de se battre, de se moquer, je lui dis que la loi qui l'empêche m'empêche moi aussi.

1. Tous les noms de cette chronique sont inventés, évidemment, s'il existe une Vanessa Bertrand ou un Abdoulaye Sissoko, ils ne sont en rien concernés par cette chronique, et je m'excuse d'avance d'avoir utilisé leurs patronymes, choisis seulement parce qu'ils sont courants...

« On n'a pas le droit de crier », comme il est souvent écrit sur les murs des classes et des cantines, ne signifie ni qui ni pourquoi, ni comment ce serait possible alors que les adultes crient dans le brouhaha (personne ne leur en fait grief) et que seuls les enfants reçoivent des sanctions.

Pour finir, « on » empêche les enfants d'entendre la conjugaison des verbes, « on chante, on respire, on se range » ne fait pas entendre « nous chantons, vous respirez, nous rangeons, vous avez fini, nous descendons ». Si, dès la maternelle, tous les adultes de l'école avaient des formations pour en finir avec ce « on », le niveau de compréhension de conjugaison monterait d'un coup. Même Pisa¹ en serait tout surpris...

6. LINO

J'étais alors instit sur les hauteurs de Montreuil, encore très loin d'être « boboisé ». Nos élèves venaient de HLM, d'une HBM pas encore rénovée (les HBM, habitations bon marché, sont des HLM construites avant-guerre, sans salle de

1. Pisa : programme international pour le suivi des acquis des élèves. Études mesurant les performances des systèmes éducatifs de la soixantaine de pays membres [NDE.]

bains), de pavillons fantasmagoriques habités par des Gitans sédentarisés. Lino était l'un d'eux. Une intelligence vive, une tonicité exceptionnelle, toutes entières tournées vers le contournement des règles communes. Du matin au soir, Lino faisait ce que bon lui semblait. Et pas très souvent ce que je souhaitais.

Son père était en prison, son oncle était en fuite, son grand-père avait aussi été incarcéré, et Lino respectait les traditions familiales : créer d'autres règles plus favorables à l'existence des Gitans.

À 5 ans, il maîtrisait déjà l'omerta comme un Corse des montagnes, le mensonge comme un Napolitain de New York, et le vol comme un banquier luxembourgeois. Évidemment, je le grondais souvent, mais je le trouvais si émouvant et réfléchi que je ne devais pas être très convaincante.

Un matin, il fut si affreux que mes nerfs ont lâché. Je l'ai puni pour tout l'après-midi dans une autre classe. Hop ! exclu du groupe dont il ne respectait pas les règles. J'ai oublié la nature de l'infraction, car tout ceci se passait il y a plus de vingt ans. Mais je n'ai pas oublié la suite : au retour de la cantine, plus de Lino. L'école est grande, et directrice, animatrices, agents cherchent avec méthode. Une demi-heure après, il fallut se rendre à l'évidence, Lino n'était plus là. La mort dans l'âme, la directrice appela la mère,

juste avant d'appeler la police. J'avais laissé mes élèves à la surveillance de l'enseignante des petits, qui dormaient. On s'attendait à ce que la mère et ses sœurs fassent un scandale et pire encore à ce que les oncles nombreux viennent nous égorger un peu. Mais non, la mère était toute détendue lorsque la directrice lui expliqua l'affaire : « Il est revenu, il a cassé la vitre de la caravane au fond du jardin pour aller s'allonger dedans, je l'ai vu. Il s'est sauvé de l'école, je sais, il est vraiment malin mon fils. »

Malin, sans doute, mais au sens moyenâgeux du terme, lorsque le Malin était un des nombreux noms du Démon. À 5 ans, Lino avait escaladé un grillage de deux mètres cinquante, traversé quatre rues et cassé une vitre pour aller au bout de son propre projet : ne pas être puni.

7. ARCHITECTURE

La banlieue parisienne a été le laboratoire de 1 000 architectes aux discours ébouriffants et aux réalisations discutables. Les écoles n'ont pas échappé à leurs tâtonnements expérimentaux, aux plans hâtifs, dans la totale incompréhension de ce que sont les enfants, voire les êtres humains.

Il y a eu la mode stalino-gaullienne des « groupes scolaires » gigantesques, dans lesquels on pouvait faire tenir jusqu'à 28 classes de 35 élèves, totalement anonymés par le nombre, imposant une discipline militaire. Il y a eu la mode soixante-huitarde des « écoles ouvertes », où toute cloison était bannie, où l'organisation des pièces imposait un « décroissement », même aux enseignants qui n'en voulaient pas, et au milieu desquels les pleurs d'un seul enfant pouvaient gêner 100 personnes d'un coup. Il y a eu la mode des « écoles intégrées », utilisant pour pas cher les rez-de-chaussée des cités dont on ne sait jamais quoi faire, où le bruit de la récréation, se réverbérant dans un amphithéâtre de tours de 15 étages pouvait exaspérer plus de 1 000 personnes d'un coup. Désormais la mode est aux écoles « concentrées », construites sur une surface minimale, avec des cours de récréation carcérales dans lesquelles personne ne peut courir, des salles de classe calculées plus juste que les normes d'élevage des poulets bio. Et sur lesquelles les parents s'extasient car des « tableaux blancs interactifs » sont connectés en Wifi dans toute l'école. Comme si l'interactivité dont les enfants ont besoin pouvait être satisfaite par une machine.

Rarement en banlieue on a pris en compte les besoins réels des enfants, et jamais un maire

n'a accepté de reconnaître ses erreurs : que ce soit pour l'amiante floqué, enlevé tardivement, au moment où la loi l'imposa, et sans prévenir personne ; pour l'amiante-ciment, dont la loi n'impose toujours pas le retrait et qui reste très présent dans les toitures « Fibrociment » (la fibre qui est dans le ciment) et dans les sols « Dalami » (ami pour amiante et non pour dire qu'on est ami) ; dans les colles, les joints, les bords de fenêtres, les cloisons... Ou pour des architectures idiotes qui gênent parfois considérablement les apprentissages des enfants et obligent les enseignants à une relation d'adjutant : sinon comment faire monter sept classes de CM1 et CM2 au second étage sans qu'ils ne s'embrouillent un peu ?

J'hésite à décerner une palme d'or : entre la maternelle Picasso de Montreuil, dont la cour de récréation est couverte d'un grillage car les habitants de la cité lancent des canettes et des couches pleines sur les enfants en récréation, la maternelle Robespierre de Bobigny toute en amiante mur et toit, l'école Firmin-Gémier d'Aubervilliers et ses 18 classes... Ce sont des centaines d'écoles qu'il faudrait reconstruire entièrement pour que les enfants puissent vivre normalement. Mais tout de même le souvenir de Picasso où les couches pleines se décomposaient lentement sur le grillage au-dessus de nos têtes reste vif après plus d'un quart de siècle.

8. NADIA

Un jour, je suis arrivée dans une école où il y avait une véritable équipe pédagogique. Pas un groupe de gens montés ensemble sur le même navire à la même date, mais des gens qui avaient choisi de rester ensemble et qui s'étaient constitués comme équipe soudée, en réfléchissant ensemble, en cherchant ensemble. Comme toutes les vraies équipes, c'est en faisant face à l'adversité que la tolérance, l'empathie et la concorde avaient avancé. Au départ, l'adversité avait été la directrice, et elle avait eu le bon goût de partir, laissant à Émeline, une instit de l'école, le poste et le logement. Nadia avait une classe de moyens-grands, et moi aussi. Émeline, militante de l'AFL¹, utilisait son temps de « décharge » pour faire des ateliers en bibliothèque. Le challenge était de donner le goût de lire, la compréhension des codes de l'écrit, des repères pour comprendre ce nouveau monde, avant que les instit de CP ne leur enseignent la lecture autonome. Nous pensions que c'est par l'appropriation des supports de l'écrit et de leur usage dans le monde, en partie, que les enfants s'intéressent à l'effort indispensable pour acquérir la technique. J'ai

1. Association française pour la lecture : voir leur site. <http://www.lecture.org/> [NDE.]

beaucoup appris dans cette équipe, mais c'est en observant Nadia enseigner que j'ai vraiment progressé. Elle m'expliquait : « Il faut rire au moins une fois par jour avec les enfants, car le rire les détend, et cela les aide à apprendre. » « Chacun doit avoir sa propre progression de graphisme, car quelques mois d'écart d'âge à 5 ans, c'est énorme. »

Elle était ferme sans effort alors que moi je galérais encore à obtenir un peu d'ordre et de méthode dans ma classe, elle était attentive et conciliante sans que les élèves ne cherchent à déborder trop du cadre. C'est dans cette équipe que j'ai appris à partir en classe verte, et à avoir l'audace de faire des spectacles et des événements d'école « hors norme ». Nous avons toutes les audaces, d'autant qu'à l'époque, les réglementations étaient encore très floues...

C'est dans cette école que, pour la première fois de ma carrière, j'ai fini l'année en étant fier de moi. Merci Nadia.

9. SAPERLIPOPETTE

Les mêmes des milieux populaires ont un rapport à la langue qui n'est pas exactement celui des couches moyennes. Parfois une famille Groseille

vous envoie des gamins au vocabulaire fleuri, pendant que des Le Quesnoy, n'ayant pas trouvé place dans le privé, vous font le reproche chaque soir des progrès de leur enfant en vocabulaire ordurier. Inutile de gronder, car il arrive que les injures les plus rustres soient la base de la langue vernaculaire de la maison Groseille. Du coup, le gamin se retrouve en maternelle à apprendre un autre français que celui de sa famille, et cela lui fait bizarre, plus bizarre encore que s'il devait abandonner le soninké.

Nadia avait trouvé une excellente idée. Elle racontait aux petits qu'elle connaissait le plus gros « gros mot » du monde, celui que personne n'avait le droit de dire, et que d'ailleurs ils n'avaient jamais entendu. Et ce gros mot, elle l'écrivait au tableau : SAPERLIPOPETTE. Les enfants utilisaient tout ce qu'ils savaient déjà des lettres et des sons, tentaient de le recopier, de tricher en demandant de l'aide à un grand frère ou une grande sœur. Les enfants finissaient par trouver. Et là, au moment où ils commençaient à le dire, Nadia fronçait ses sourcils épais, les grondait d'une voix décidée. Résultat, plus aucun d'entre eux ne disait « salope, enulé, connasse » et tous pouffaient de rire lorsque quelqu'un chuchotait « saper... ».

Cette histoire m'a conduite à bien réfléchir à la notion de règles de vie. Comme les enfants ont

besoin d'enfreindre les règles, de se faire gronder un peu, pour être structurés par le cadre posé, le plus simple dans une classe est de poser le cadre très bas. Ainsi, les enfants qui ont besoin de tester les limites restent dans les variables de l'acceptable socialement.

10. YVETTE

Yvette fut l'une de mes meilleures mères d'élèves. D'abord elle avait cinq enfants, ce qui fait qu'elle était parent d'élève dans toutes les classes de l'école. Puis elle était toujours disponible, toujours de bonne humeur, alors qu'elle vivait dans un taudis, avec une seule pièce, que son mari était en prison et qu'elle allait accoucher du sixième. Elle adorait les classes vertes, les sorties scolaires, les musées, les parcs. Toujours partante pour aller plus loin que le bout du quartier. Ses enfants n'étaient pas tous faciles, mais elle était adorable.

L'assistante sociale lui avait dit qu'elle ne devait pas s'inquiéter pour la naissance de la dernière. Elle prendrait en charge les cinq premiers pendant le temps de la maternité. Mais voilà, Yvette a fait un malaise un samedi dans la nuit, l'assistante sociale étant évidemment injoignable

à son boulot le week-end, le commissariat de la ville s'est retrouvé avec les cinq lapins sur les bras, ne sachant qu'en faire. Le juge des enfants n'a pas trouvé de famille d'accueil pour une telle quantité et les petits ont passé le week-end en garde à vue. Branle-bas de combat à l'école le lundi matin lorsque nous apprenons la nouvelle : mais pourquoi Yvette ne nous a pas appelées ? Nous aurions pris les enfants une semaine et tout aurait été plus simple. Sans doute n'a-t-elle pas osé. Mais voilà, impossible de récupérer les petits : il faut que la mère sorte de l'hôpital.

Je vais la chercher, elle monte dans ma voiture, les contractions ont déjà commencé et le palais de justice de Bobigny est un R + 2 sur dalle. Nous montons pas à pas, la greffière la reçoit et lui fait signer les papiers. Je la redépose vite pour que son accouchement ait lieu à l'hôpital, et chaque maîtresse va chercher son petit d'Yvette pour la semaine. Ouf ! À peine le temps de se remettre, qu'Yvette est expulsée de son logement. La directrice intervient, part voir la mairie, les associations, les élus : rien à faire. C'est trop tard, le jugement est passé. Yvette n'a pas payé le crédit du taudis dont elle est propriétaire.

Comment faire ? La directrice, qui habite seule avec ses quatre enfants déjà adolescents, trouve la bonne idée. Elle ira dormir dehors avec ses enfants

et laissera son logement à Yvette. Les enfants de la directrice trouvent l'idée marrante, mais la mairie bien moins... Finalement, face à la pression d'une directrice d'école dormant à la rue, une solution est trouvée par la mairie dans la journée. Enseigner, ce n'est pas seulement transmettre des connaissances, c'est aussi partager des valeurs morales, comme la solidarité, l'amitié, et c'est cela qui rend le métier à la fois surprenant et beau.

II. 50 NATIONALITÉS

Au tout début des ZEP (zones d'éducation prioritaire), pour en faire partie, il fallait avoir des étrangers. Le plus d'étrangers possible, et si possible bien étranges. Alors, quelques équipes, quelques chefs d'établissement du secondaire, ont commencé leurs « projets de ZEP » par cette phrase fétiche : « Dans le quartier de... » (ajouter ici des noms de poètes éternels, de peintres cubistes, de romanciers du progrès social), nous avons dans les écoles 44 nationalités (ou 46, ou 37, le nombre importe peu, mais il faut que ce soit supérieur à 20 pour faire pleurer dans les chaumières). Ensuite, on pouvait réclamer des sous pour faire des fêtes, des petits-déjeuners,

des classes vertes, des bibliothèques, on remplissait des « fiches actions » et l'État envoyait des pépettes. Le coordinateur de ZEP écrivait un bilan dithyrambique, expliquant que le petit-déjeuner avait lutté contre l'échec scolaire, que la classe verte avait permis la remontée des résultats en maths et que la bibliothèque n'avait malheureusement pas pu ouvrir ses portes de l'année, faute de la livraison du plastique pour couvrir les livres. OK : je caricature. Mais le pli était pris, et de 1990 à 2010, pas un texte sur les ZEP ne se pose la question clé : en quoi le fait d'avoir plusieurs nationalités dans une école est un souci ? Par exemple, combien y a-t-il de nationalités (et de fils d'ambassadeurs) au lycée américain de Neuilly ? Cela impacte-t-il les résultats scolaires ? À l'inverse, il y a des pauvres « bios, produits localement » qui ont des soucis réels avec l'école, parfois davantage même que la jeunesse issue de l'immigration, mais de cela il ne faudrait pas parler... De toutes les manières, personne ne lisait réellement ni les projets ni les comptes rendus. Le coordinateur de ZEP devait rendre un bilan global dans lequel il écrivait : « Dans la ZEP de... (ajoutez au choix des noms de fleurs sauvages, de savants connus, voire d'arbres feuillus), pour aider à l'intégration des 56 nationalités présentes dans les groupes scolaires, nous avons mis en

œuvre 43 actions fédérées par le projet de territoire », et zou, le tour était joué.

À l'époque, on se moquait allègrement en « conseil de ZEP » de tous ces travers. Mais aujourd'hui, alors que tout cela a disparu (les financements, les projets, les moyens et les aides), on irait même jusqu'à verser une larme de regret sur les assistants d'éducation qui nous aidaient en bibliothèque et sur les financements qui permettaient d'acheter des livres.

12. ALI BABA

Évidemment, comme tout au long de cette chronique, les prénoms des gens cités ont été modifiés. Je n'ai jamais eu d'élève appelé Ali Baba. Mais comme j'aime beaucoup *Les Mille et Une Nuits*, et que je préfère Ali Baba à son frère Kassim, j'ai conservé ce nom-là... Ali Baba est l'histoire la plus triste que je connaisse. Je n'ai jamais eu Ali Baba en classe, il était juste dans la classe d'en face.

Ali Baba était tout petit. Sa sœur aînée était trisomique, son père était alcoolique et sa mère demeurée mentale. Un bébé était né après lui. Tous les travailleurs sociaux du quartier étaient

mobilisés, mais malgré cela, Ali Baba venait à l'école avec une couche pas changée depuis trois jours, ne parvenait ni à parler ni à rire. La mère ne comprenait pas le français, et nous ne parvenions pas à expliquer qu'il aurait fallu enlever la couche. Ali Baba était un concentré du désespoir humain. Pour lui, pour nous ses enseignantes, pour la PMI¹ qui ne savait plus par quel bout commencer, pour le « pôle social » qui multipliait les réunions. Pour autant, Ali Baba ne rencontrait jamais un morceau de savon, ni sans doute un câlin.

L'histoire, commencée tristement, ne pouvait pas bien finir. Ali Baba était méchant, il mordait, il frappait sa sœur trisomique, menaçait le bébé. Nous avons eu le temps de mesurer notre impuissance. Le temps que l'État français a mis à prendre les tristes décisions nécessaires nous a semblé interminable. Je n'ai jamais su s'il avait pu devenir un grand garçon, ou si les malheurs qui l'avaient accablé enfant l'avaient détruit définitivement. J'aurais aimé une fin comme dans un film américain, la sœur aurait été guérie par un savant chinois de sa trisomie et elle se serait transformée en une magnifique jeune fille ; le sort qui avait transformé Ali Baba en crapaud aurait été vaincu et un beau garçon serait apparu, sauvant le bébé des griffes du dragon qui voulait le dévorer.

1. PMI : Protection maternelle et infantile.

Alors, les parents enchaînés dans les oubliettes du château auraient été délivrés par le héros et la famille aurait vécu longtemps dans une petite maison dans la prairie.

Le réel, parfois, nous oblige à rêver pour ne pas nous atterrir. Mais la pédagogie n'est pas toute-puissante. Même lorsqu'elle est juste et engagée. Ali Baba est gravé dans ma mémoire professionnelle. L'école ne peut pas changer le monde. En tout cas, pas toute seule.

13. CÉLESTIN

Célestin Freinet, bien sûr. Celui qui m'a aidé à comprendre comment faire pour que dans la classe travaillent ensemble des élèves de niveau CP avec des élèves de niveau CM2, dans une classe qui n'avait de CM2 que l'étiquette sur la porte. Dedans, c'était la cour des miracles, et des miracles il y en avait tous les matins... Le secret, c'est de ne pas tenter de faire la même chose avec des élèves qui n'en sont pas aux mêmes étapes du chemin. Tant que tu tentes l'impossible, tu n'y arrives pas et tu crois que c'est toi qui es mauvaise instit. À partir d'un moment, il faut accepter qu'Ismaël étudie les divisions à virgule en CE2

pendant que Mugurel s'interroge sur les « compléments à 10 » en CM1, accepter qu'Aminata – qui vient d'avoir ses lunettes en CM2 – devra apprendre à écrire dans les lignes, ce qui n'a pas été possible en CP, accepter que Charlotte doit d'abord et avant tout apprendre à ne pas être le centre du monde, alors il sera possible que l'année d'après, ce soit Charlotte qui apprenne les divisions avec l'aide de Sarah, pendant que Mugurel renonce à faire l'andouille pour se faire remarquer d'Aminata, qui vient de recopier proprement sa poésie pour le journal de l'école qu'Ismaël va bientôt imprimer... À chacun son rythme.

Il faut renoncer aux enfants militarisés, marchant d'un même pas vers un avenir meilleur. Célestin m'a appris l'existence des drailles¹, moi qui viens de l'Est, je ne connaissais même pas le mot. Pourtant les bergers des Alpes, qui conduisent les troupeaux transhumants, savent bien qu'il est inutile de vouloir les faire marcher tous d'un même pas. Les brebis prennent chacune leur chemin, et le berger veille à ce que tout le monde avance, pour qu'à la fin, le pâturage promis profite à chacune. Célestin m'a beaucoup aidée, mais j'ai fait de très nombreuses rencontres qui m'ont permis d'avancer. Célestin, lui, a fondé un mouvement qui a créé des outils, qui organise des

1. Chemin de transhumance [NDE.]

chantiers de travail, et cela est supérieur à tout. Ce qui fonde la force du mouvement Freinet, c'est de faire vivre dans son sein la coopération dont on parle avec les élèves. Tant que nous serons nous-mêmes ce que nous prétendons être avec les enfants, nos drailles mèneront aux pâturages des progrès scolaires coopératifs.

14. ODETTE ET LES SAVOIRS

Je n'ai pas eu la chance de connaître Célestin Freinet mais j'ai eu l'envie de reprendre mes études après la naissance de mon deuxième fils. Et à la fac de Saint-Denis (93), j'ai eu la chance de m'inscrire au dernier cours d'Odette Bassis. Henri et Odette Bassis furent de grands pédagogues. Ils ont écrit de nombreux livres. Mais le cours d'Odette sur la pédagogie n'était pas seulement un cours qui parlait de pédagogie. C'était un cours qui en faisait, à vif. Tout le monde savait que c'était sa dernière année d'enseignement, alors l'amphi était archiplein.

Odette entre et nous dit : « 1515 ». La moitié de la salle, pavlovisée, répond : « Marignan ». D'une voix douce et malicieuse, elle nous demande alors : « Mais que s'est-il passé en 1515 à Marignan ? »

Mettez-vous par groupe de quatre et réfléchissez ensemble à ce que vous savez. Ambiance laborieuse, moi, je ne savais qu'une chose, c'est que c'était en Italie. Mais qui, contre qui, et surtout pourquoi? Mystère total. Un étudiant de mon groupe se souvenait du nom du roi, que j'avais oublié : François I^{er}. Là, Odette reprend : « Alors, qu'en savez-vous? » Quelques groupes se lancent, et à plus de 200 cerveaux dans la salle, nous réalisons à quel point nous ne savions rien ni de ce qui s'était passé ni de pourquoi cette date est restée dans la mémoire des historiens qui infligent cet apprentissage au programme. Odette nous apprend alors qu'il existe de « faux savoirs », des choses que l'on sait, mais dont on sait si peu des enjeux réels que ces pseudo-savoirs ne servent qu'à faire des points dans les jeux de société.

Cours suivant : Odette arrive et nous lance « $a + b$ au carré ». Là tout le monde chantonne $a^2 + b^2 + 2ab$, et cette fois, on sait qu'elle ne nous aura pas aussi facilement que la semaine précédente. « Dessinez-le », nous répond-elle. Même échec lamentable. La plupart des gens n'ont pas l'idée de dessiner un carré, alors qu'elle nous a bien dit $a + b$ au carré. Presque personne ne s'autorise à une valeur de a et de b permettant de dessiner une situation de ce type. Quant à voir les rectangles de longueur a et de largeur b ,

nous découvrons que même en maths, nous avons appris des récitations dont nous ne nous étions pas réellement approprié le sens. Toc, faux savoir ! Dès le cours suivant, nous étions comme des chiens de chasse dans une battue, à traquer les faux savoirs de toute notre scolarité et à nous jurer que nous, nous réfléchissions pour transmettre à nos élèves des savoirs, mais aussi des pouvoirs de comprendre le monde.

15. LA GRÈVE RECONDUCTIBLE

J'ai commencé ma carrière à une époque où presque tous les instits étaient syndiqués, adhérents au SNI¹ (ou au Sgen²), sociétaires à la Maif³, mutualistes à la MGEN⁴, voire clients à la Camif⁵, même si déjà la plupart d'entre nous ne partaient plus en camping avec le GCU⁶. La profession d'instit était mal payée, mais encadrée de droits (trois années d'études rémunérées, logement de fonction ou logement social, droit de faire des

1. Syndicat national des instituteurs.

2. Syndicat général de l'Éducation nationale (CFDT).

3. Mutuelle d'assurance des instituteurs de France.

4. Mutuelle générale de l'Éducation nationale.

5. Coopérative d'achat des adhérents de la Mutuelle des instituteurs de France.

6. Groupement des campeurs universitaires de France.

cantines ou des études pour améliorer l'ordinaire, droit à la retraite à 55 ans...). Ma première année d'enseignement a été bouleversée par une longue grève contre le projet de transformer les directeurs d'école en supérieurs hiérarchiques : « les maîtres-directeurs ». Pour la première fois, la grève échappait au syndicat majoritaire, peu habitué à de telles fantaisies. Nous faisons des assemblées générales (AG), comme à la fac, et les délégués syndicaux ramaient pour reprendre le dessus. Nous voulions élire en AG les délégués qui rencontreraient le rectorat et le gouvernement, et le syndicat proposait que ce soient les délégués syndicaux. Nous voulions une grève reconductible, votée chaque jour en AG, le syndicat et ses délégués voulaient « gagner par une grève longue et dure ». « Courte et reconductible » criaient les jeunes de la salle, « longue et dure », répondaient les militants du Parti communiste et leurs amis ultramajoritaires à cette époque. L'empoignade verbale dura quelques minutes, jusqu'à ce qu'un fou rire traverse la salle : un directeur qui le premier avait compris le double sens des adjectifs utilisés. Le rire fut communicatif, et la grève reconduite. De toutes les façons pour être longue, il fallait qu'elle dure...

Théo était un enfant d'une immense famille, qui faisait un enfant par an, sans réfléchir d'avantage à la suite de l'histoire. Théo ne parlait pas. Mais moi, encore jeune remplaçante, je ne le savais pas. Théo ne lisait pas non plus. Mais comme je venais d'entrer dans la salle, je ne m'en étais pas rendu compte. C'est difficile d'être remplaçante dans le 93, les élèves peinent à reconnaître l'autorité d'une inconnue. Ils sont chez eux dans la classe, il y a des habitudes, des règles de vie souvent non écrites, mais tout le monde sait bien que dans la classe de Mme Michu, il faut être bien rangé pour pouvoir rentrer en classe alors que dans la classe de M. Duchmoll, on peut monter l'escalier en s'agitant et en criant... Donc, les enfants sont chez eux et ils n'apprécient pas vraiment qu'un intrus arrive. Déjà que leur maîtresse est malade... Il faut s'imposer.

Dans les classes d'élémentaire, je demande donc aux enfants d'écrire la date, puis d'écrire sur leur cahier ce qu'ils font d'habitude, et ce que je dois savoir des règles de vie de la classe. Théo ne répond pas à l'appel de son nom et son voisin me dit : « C'est pas la peine : Théo ne parle pas. » Je me fâche avec le voisin, qui a pris la parole sans

la demander (il faut être sévère sans quoi on peut se retrouver débordée par l'énergie du groupe). Je redemande à Théo : « C'est vrai que tu ne parles pas? » sans réfléchir à la stupidité de la question. Mais là, Théo répond : « Non ». J'ai entendu distinctement. Je me demande si j'ai rêvé, mais la classe semble totalement pétrifiée. Eux aussi ont entendu. Je ne sais pas quoi dire, alors je dis : « Ah, bon, mais cela ne m'arrange pas, car quand je fais l'appel, j'ai besoin que tu répondes. »

Cette fois pas de réponse. Zut, le miracle est passé. Écrivons la date, ouvrons les cahiers. Les enfants ouvrent leur cahier du jour, j'ouvre le cahier journal de la classe : il faut bien que la maîtresse sache ce que j'ai fait avec eux. Je demande aux enfants d'écrire tout ce qui est important dans la classe et qu'il faudrait que je sache. S'ils ont besoin d'un mot, ils doivent lever la main et je l'écris au tableau. Théo n'ouvre pas de cahier. Je le regarde et je dis : « Toi aussi. » Il prend une feuille et il écrit Théo. Moi, je ne savais pas qu'il n'écrivait que cela, alors je m'approche et je lui demande ce qu'il veut écrire. Il répond encore : « Ton nom. » La classe suspend son bruissement. J'ai oublié de me présenter. Je vais vite écrire Véronique au tableau. Merci Théo de m'avoir dit l'essentiel.

17. LES RÉGLETTES CUISENAIRE

C'est une invention belge, ce qui explique que dans la première classe où j'ai trouvé ce matériel, j'ai cru que c'était pour jouer. Les réglettes Cuisenaire ont été inventées par Cuisenaire, comme leur nom l'indique. Il s'agit de bâtonnets qui vont d'un à dix centimètres, et qui ont tous une couleur différente. En mettant côte à côte le dix, puis le neuf et le un, puis le huit et le deux, etc., on constitue un « tapis » qui fonde l'apprentissage des compléments à 10. Il est facile de découvrir que le cinq jaune est plus grand que le trois bleu, et tous les chiffres ont leur couleur pour aider les enfants à se repérer. Ils peuvent inventer mille autres jeux dans lesquels ils comparent, ils comptent, ils mesurent.

C'était une grande section qui l'utilisait pour découvrir les propriétés des relations mathématiques qui m'a fait découvrir ce matériel, sauf que moi, ignare non belge, j'ai commencé à construire une tour comme si c'étaient des Lego ou des Kapla. C'était le début de l'après-midi, les enfants avaient été répartis dans les classes le matin et j'allai les récupérer. Oups, la sonnerie. Vite, aller dans la cour. Je ne range pas et je sors. Une fois les enfants entrés en classe, ils

vont tous s'asseoir sur les bancs. Je fais l'appel, et je remarque que quelque chose ne va pas. Ils sont tous silencieux et ont l'air un peu catastrophés. Je leur demande : « Ça ne va pas ? » Kévin me répond d'un air docte (et j'ai immédiatement l'impression d'être plongée dans la maison des trois ours) : « Quelqu'un a touché aux réglettes. »

Je réalise qu'il y a un souci et, lâchement, je n'avoue pas mon forfait. Je réponds : « Ah bon ? Où ça ? » Là, plein de petits doigts se lèvent : « Sur le bureau. » Ils m'expliquent qu'il faut bien ranger les réglettes, que c'est très important de ne pas en perdre, parce que c'est pour compter, et qu'il faut faire un tapis, que le tapis est beau si on dépasse pas, et que les 9 sont marron, et que... Je suis noyée sous le flot de paroles, mais je comprends que ce n'est pas fait pour construire. Triste époque où Google n'existait pas. J'ai dû appeler la maîtresse malade le soir pour avoir des explications (elle m'a indiqué où elle avait rangé le mode d'emploi livré avec la boîte) et j'ai découvert ce matériel extraordinaire de possibles, qui permet aux enfants de parler de propriétés mathématiques, de réfléchir tout à fait naturellement. Merci les Belges, pour les frites, le waterzooï et les réglettes Cuisenaire.

Comment parler de l'école sans parler du meilleur ami de l'institutrice? Le pou. Le pou et sa femme aiment l'école, surtout depuis l'arrivée du chauffage central. À l'époque des classes chauffées au poêle, le pou se les gelait sur les portemanteaux et, du coup, toute idée fantaisiste de drague lui était étrangère. Mais comme désormais les couloirs sont bien chauffés, le pou est excité par cette chaleur torride. Il part donc à la recherche de la femelle de ses rêves et comme les portemanteaux sont trop serrés il passe de manteau en manteau (car le pou ne saute pas, ce n'est pas une puce).

Sur au moins un des manteaux de la classe, il trouve la fille pou de ses rêves. Et c'est là que l'affaire se corse. Car évidemment ils se conduisent comme de vulgaires bonobos et ne prennent aucune précaution : résultat, mademoiselle pou se retrouve «embarrassée» comme disent les Espagnols. Et à ce stade il suffit de trois semaines d'inattention pour se retrouver avec une infestation qui va contaminer toute la classe, les familles, les serviettes éponge de la piscine, les bonnets de laine, les brosses à cheveux de la famille, et traverser toute l'école. Là, les parents se mettent à

accuser la famille Machin (celle qui a cinq filles aux cheveux longs), la pédagogie moderne (de mon temps on restait assis et on ne jouait pas avec son bonnet)... Le mari de l'institut refuse de partager le lit conjugal avec la possible contaminée, l'infirmière scolaire est en arrêt maladie et ne peut venir veiller sur les têtes (pas blondes, chez nous, et du coup les lentes se voient bien mieux), la mairie est à court de produits (de toutes les façons pas très efficaces) et la pharmacienne se pourlèche les babines en attendant l'explosion de son chiffre d'affaires mensuel. Et malgré tout, il faut rester sympa : si la directrice commence à accuser et à stigmatiser, les familles les plus rebelles décident que, dans leur famille, tout le monde a « une tête à poux » et renoncent, les plus crédules imaginent que le vinaigre (qui décolle les lentes mais ne tue pas les poux) est utile, d'autres que l'huile d'olive (qui gêne les mères poux pour coller les lentes sur les cheveux) est la solution miracle. Et c'est si cher d'acheter des produits. Le temps où les directrices disposaient de flacon de Marie-Rose dans leur bureau est terminé, trop de risques d'allergies. Il faut donc convaincre, vérifier, rencontrer les parents, expliquer, combattre les superstitions, revérifier, accompagner. Et cela doit être psychologique, mais pendant qu'on fait tout ça, on a les démangeaisons qui grimpent sur

la tête. Et le programme ? Il n'avance pas, sauf les problèmes de maths : « Si une femelle pou pond six lentes par jour, combien de lentes au bout d'une semaine ? » Les enfants se grattent un peu la tête et réfléchissent activement à la réponse, bien motivés.

19. DIRECTRICE

Au sein du mouvement Freinet, on est contre les chefs, contre la hiérarchie, pour l'autogestion et le partage des tâches. Du coup, dans les années 1980, des « directions collégiales » ont émergé un peu partout. J'ai eu la chance de travailler dans des écoles où les directrices partageaient vraiment. Mais comme pour le mouvement social et le progrès, rapidement il y a eu des reculs, surtout dans le 93, où les municipalités ont adoré construire des « groupes scolaires » suffisamment gigantesques pour que l'enseignant chargé de direction¹ n'ait plus de classe et ne s'occupe que des soucis du jour. Évidemment, les soucis sont tellement nombreux qu'en général le jour n'y

1. Souvenez-vous, grâce à la grève contre le projet de maîtres-directeurs, les directeurs sont toujours des enseignants de terrain et n'appartiennent pas à la hiérarchie de l'Éducation nationale, comme les inspecteurs ou les principaux des collèges.

suffit pas. Je suis devenue directrice car je n'ai pas réussi à obtenir ma nomination dans une école « collégiale » et que je n'ai pas supporté de revenir dans une école « ordinaire ». J'aime travailler en équipe, et je pense qu'à plusieurs l'intelligence est toujours plus vive. Ayant souvent travaillé en maternelle (j'adore la fraîcheur des jeunes enfants, leur capacité à s'autoriser tout, en art, en sport, en langage), j'ai commencé par devenir directrice en maternelle, puis j'ai été nommée dans une grande école élémentaire, pour permettre à des enseignants « Freinet » ou « alternatifs », voire tout simplement sympa, empathiques et syndiqués, de l'investir et d'y construire des projets. Au début, je regrettais de ne plus avoir de « classe à moi ». Puis je me suis habituée, et après quinze années sans classe, je m'interroge aujourd'hui sur ce qu'il me reste de capacité à enseigner. Car dans mon école, la direction n'est pas « collégiale ». Le conseil des maîtres décide, et décide souverainement (j'y suis parfois minoritaire), et j'applique démocratiquement les décisions. Mais comment partager dans un espace si grand ? Je n'ai pas trouvé la solution : peut-être n'ai-je pas assez cherché.

Par ailleurs, l'imprévu a été qu'en s'affichant « Freinet », municipalité, parents, inspection, tout le monde avait trouvé la nature des problèmes et des difficultés que nous pouvions rencontrer.

Personne n'a jamais accusé Nathan ou Hatier d'être à l'origine des difficultés de lecture, de maths, ou de comportement social de Jérôme ou de Gustavine. En revanche, si un enfant tombe dans la cour de récréation, ne serait-ce pas en raison de la pratique du conseil d'élève, si un enfant a des difficultés en maths, ne serait-ce pas en raison des pratiques d'entraînement individualisées ? J'ai passé mon temps de directrice à expliquer que les notes ne sont pas indispensables, que laisser aux élèves une part des décisions leur apprend à devenir responsables, que le conseil d'élèves c'est l'apprentissage progressif et vivant de la démocratie. Je ne dis pas que ce que nous faisons est merveilleux. Mais nos élèves sont encouragés, accompagnés, apprennent à s'entraider, et ce chemin devrait leur permettre de devenir plus autonomes, plus audacieux : c'est déjà un atout pour l'avenir.

20. ROMS

Je n'ai pas choisi d'avoir des enfants roms dans mon école. Cela s'est trouvé comme ça. Un hasard lié à un patrimoine industriel effondré, qui permettait aux familles de construire des

bidonvilles à Bobigny plus qu'à Neuilly et à la présence dans l'école d'une classe d'accueil pour « non-francophones ».

Tout est venu petit à petit. Chacun d'eux nous a posé des questions. Comment faire pour scolariser des enfants qui n'avaient pas appris tout ce qui s'apprend en maternelle : attendre son tour, ne pas frapper, rester appliqué sur une tâche, ranger le matériel. Nos premiers élèves roms nous ont fait damner. Nous ne savions pas bien faire et eux non plus.

Mais nous n'avons pas lâché prise. Et puis, il y a eu un incendie, puis une expulsion, puis d'autres expulsions, encore un incendie, toutes les misères des bidonvilles qui nous ont renvoyés directement dans le XIX^e siècle, avec son lot de misère, de rats qui mordent les bébés, de Cosette et de Fantine.

Là où beaucoup d'écoles ont baissé les bras, comme dans l'histoire de la petite souris tombée dans une jatte de crème, nous avons continué à agiter la crème pour qu'elle devienne beurre et que nos élèves puissent prendre quelques appuis, même glissants. Alors, d'autres enfants roms sont venus.

Après, je suis devenue l'égérie des Roms. Comme s'il était extraordinaire de les avoir acceptés dans une école, épatant qu'ils y apprennent quelque chose et surprenant qu'ils ne

nous aient pas égorgés vifs dans les couloirs de l'école. Il y a même eu des caméras pour filmer nos «réussites», comme si les progrès des élèves roms n'étaient pas dus à leurs efforts mais aux nôtres, comme si leurs difficultés n'avaient aucun lien avec les conditions sociales dont ils sont victimes.

Je n'ai aucun attachement particulier pour « les Roms ». J'aurais fait de même si des enfants du Zimbabwe étaient venus vivre à Bobigny dans des bidonvilles. Et s'ils avaient été suédois, je n'aurais pas changé d'opinion. Comme pour les autres élèves et leurs parents, certains sont sympathiques, d'autres moins, mais le droit de chaque enfant à apprendre durant l'enfance plus que ce que ses parents peuvent lui transmettre est pour moi identique. Jusqu'à l'arrivée des Roms, j'avais naïvement cru que cette idée était partagée largement par l'ensemble de la population, et qu'après les tirades de Victor Hugo sur les prisons qui seraient fermées par l'ouverture des écoles, tout le monde avait bien réfléchi.

Non, le xx^e siècle avait pensé qu'un million de Juifs pouvait créer un million de chômeurs en France, le xxi^e siècle réussit à croire que 20 000 Roms venus en France créent cinq millions de chômeurs... C'est dire si le niveau en maths baisse.

21. CHAMPAGNE !

Tout le monde pense qu'enseigner dans le 93 est une suite de galères et de souffrances. Mais enseigner est un combat partout et porte toujours et en tout lieu ses « moments champagne », des moments inattendus, improbables, où les progrès des enfants deviennent palpables, pour eux comme pour nous, et dans lesquels la fierté le dispute à la joie, la sensation prioritaire. Bon d'accord, souvent le champagne ici est plutôt un vin vert, à peine pétillant, mais qui étanche quand même la soif de satisfactions pédagogiques.

Emmener des enfants des cités et des bidonvilles en classe de mer, et les regarder découvrir l'horizon, observer deux élèves de CP qui s'entraident à l'étude pour arriver à lire en s'appliquant pas à pas, pour saisir l'éclair qui traverse leurs yeux au moment où l'effort de déchiffrer produit du sens, fractionner des polygones pour diviser un hexagone en triangles avec une équipe de grands pour paver un plan et comprendre le calcul des surfaces, il y a mille raisons d'être heureux lorsqu'on travaille avec des enfants. Le souci c'est que beaucoup d'enseignants ont appris à faire « face » aux enfants, et à se comporter avec eux comme s'ils étaient des ennemis.

La pédagogie Freinet, qui permet aux enseignants d'apprendre à être aux côtés des enfants, à utiliser leur puissance de vie comme moteur des apprentissages, autorise à se détendre, à rire avec eux, à partager les émotions qui traversent les classes, à souder les équipes. Le plaisir d'enseigner crée le plaisir d'apprendre et c'est le plus important pédagogiquement, que les enfants (mais aussi leurs parents, leurs amis) soient en confiance pour que les erreurs, les ratures, les corrections soient toujours acceptées sans mépris. Alors bien sûr, on manque de tout, de livres, de subventions, d'enseignants, de formations, d'aides spécialisées, de matériel de sciences, mais, même si les résultats sont toujours plus faibles lorsque les conditions sont plus dures, il reste des espaces pour que les bulles du champagne remontent à la surface. Chaque recul de l'ignorance, de la superstition, de la rumeur est une victoire pour les enseignants des écoles populaires et pour leurs élèves. Enseigner, ce n'est pas une succession de gestes techniques, c'est un acte politique fort, qui dit à chaque enfant qu'il a le droit d'accéder aux savoirs et à en tirer un pouvoir sur le monde.

22. LES ÎLES LOINTAINES

Lorsque des gens qui habitent sur des îles lointaines rejoignent la France, ils arrivent tout d'abord dans le 93. Pour deux raisons : la première c'est que Roissy est tout près, l'autre c'est qu'ici ils ont oncles et cousins pour les héberger dans un premier temps. C'est pour cela que dans beaucoup d'écoles il y a des « UPE2A¹ », un acronyme invraisemblable pour désigner la classe d'accueil où les enfants apprennent tout d'abord à parler français, à se poser en France avant de rejoindre progressivement la classe qui correspond à leur âge.

Le souci c'est que dans des îles lointaines, on trouve des papiers d'identité pas chers, pas toujours adaptés à la situation. Ce jour-là entrent dans mon bureau de directrice un papa et deux enfants qui ont la taille d'enfants de 3 et 6 ans. Le père me tend l'inscription en mairie et au moment où je m'apprête à l'envoyer à la maternelle : surprise ! Officiellement les enfants ont 7 et 11 ans. Le père m'explique en bafouillant que dans sa famille il y a des nains... Je ne veux pas le mettre mal. Je prends les deux tout-petits. Évidemment,

1. UPE2A : unité pédagogique pour élèves allophones arrivants. Allophone est un terme qui désigne quelqu'un qui ne parle pas la langue utilisée ici, en l'occurrence le français.

au bout d'une demi-journée en classe d'accueil, l'enseignante s'est rendu compte que ce n'est pas possible. Le petit ne sait pas aller aux toilettes seul, le grand peine à dessiner un bonhomme... Ils ont aussi les compétences d'enfants de maternelle, voire moins, car ils ne sont sans doute jamais allés à l'école, dans leur pays d'origine. Je hèle le père à l'entrée de l'école le lendemain pour un nouvel entretien dans mon bureau. Je lui explique que je vais demander à l'inspectrice un « aménagement particulier », mais que si rien n'est fait, le plus grand devra aller au collège l'an prochain et que ce n'est vraiment pas possible, que j'ai besoin d'autres dates de naissance. Il finit par avouer qu'il y a eu une erreur dans la « fabrication » des papiers mais que les enfants sont bien ses enfants. L'inspectrice accepte une affectation avec quatre et six années de retard... Le petit ira en maternelle et nous gardons le grand... Dans l'année, le père obtiendra (je n'ai jamais voulu savoir comment) des documents officiels plus adaptés et nous régulariserons la situation... Aujourd'hui, *Dheepan*¹ reçoit la palme d'or, mais les différentes interdictions faites aux êtres humains de circuler sur la planète ont conduit des milliers de gens à

1. *Dheepan* : film français réalisé par Jacques Audiard, sorti le 26 août 2015, qui raconte l'immigration en France de gens obligés de mentir sur leur identité pour pouvoir quitter leur pays.

mentir, à tricher, et des milliers d'enfants à souffrir des violences physiques et symboliques qui accompagnent ces parcours.

23. LA RENTRÉE

C'est toujours un moment symboliquement fort. Surtout depuis que je suis directrice. À l'entrée de l'école, le premier jour, l'angoisse est palpable. Tout le monde a peur : les parents, les enseignants, les enfants. Marcel craint de ne pas être avec Gertrude en CM1, car il l'aime d'amour. Hector rêve d'être avec Yves, car ils sont dans le même club de basket. Mme Michu veut surtout que son fils soit en CP avec Soraya, qui est la meilleure maîtresse de CP : la preuve c'est que les deux premiers ont bien appris avec elle... La maîtresse Annie espère que le petit Léon, dont la maternelle nous a dit qu'il était terrible en classe, aura déménagé dans l'été. La mairie, dans le doute des effectifs de l'école, a préalablement supprimé un poste d'animation, un poste d'agent et une vacation d'étude... L'Éducation nationale a enlevé un poste d'aide, le budget des projets et menace d'une fermeture de classe. Il faut en deux jours prouver à tous et toutes que tout ira bien, qu'il faut toutes

les classes et des postes en plus à tous les étages. Sans oublier de rassurer Mme Dugenou qui craint tout de même que son fils, dans un double niveau, ne soit pas « pris en charge »... Et M. Machin qui appelle pour dire qu'il reste encore un peu en Algérie, car les billets d'avion sont bien moins chers après le 15 septembre... Ne pas oublier de convaincre l'inspectrice de la réalité de l'existence des trois petits Machin... Heureusement que les autres familles sont rentrées à temps.

La société qui gère le « marché des fournitures scolaires » a rayé les cahiers des commandes des instits... Comment faire la rentrée sans cahiers? On n'a reçu que ceux de chanson, on ne va pas chanter tout l'été, et encore moins tout l'automne. Une semaine pour en comprendre les raisons avec l'aide de la responsable municipale des achats : des enseignants ont commandé des cahiers référencés « hors marché 2014/2015 » car sur le site, en juin, apparaissaient déjà les références 2015/2016. C'est-à-dire exactement les mêmes cahiers, mais avec un autre numéro. Si l'enseignante avait donné la référence 2014/2015, les cahiers seraient arrivés, mais comme elle a pris sur le site la nouvelle référence, ils étaient « hors marché ». Les autres commandes ne sont pas arrivées. Renseignement pris, toutes les sociétés d'édition qui ont envoyé nos commandes par la Poste sont dans l'erreur.

Les colis sont désormais acheminés par Coliposte, qui n'est plus un service public. Coliposte a décidé que Bobigny c'était trop dangereux, trop compliqué, donc tous nos colis sont « avisés d'office », c'est-à-dire laissés à la Poste centrale. Sauf que celle-ci est en R + 2 sur une dalle inaccessible en voiture. Bref, il faut être musclé des bras...

Il reste le petit Chose, qui pleure en CP. Lui ne voulait pas quitter sa maman. La maîtresse de CP me le fait descendre, car elle, elle voudrait bien faire classe un peu. Que dire? Moi aussi je préférerais rester avec ma maman plutôt que d'aller travailler. Mais voilà, il n'y a que les bébés qui peuvent rester avec leur maman. Dès qu'on est grand, il faut aller à l'école, au collège, au lycée, travailler tous les jours et ainsi de suite jusqu'à la retraite, qui en plus ne cesse de reculer au fur et à mesure que j'avance vers elle. En écoutant cela, le petit Chose ne pleure plus. Il reste pensif. Il a raison, car avant la retraite, il a un long parcours à faire...

24. LA 4 L

Institutrice a toujours été un métier mal payé. Pendant longtemps j'ai gagné à peine plus que le Smic. Je circulais dans une vieille 4 L orange.

Une fois, en arrivant à l'école le matin, je me suis accrochée à une voiture qui s'est enfuie, car les torts étaient pour elle. Mais moi, qui n'étais assurée qu'au tiers, je me retrouvais sans remboursement, car sans constat. J'étais furieuse. Je faisais un remplacement en CM1 dans un quartier des hauteurs de Montreuil. J'avais en classe plusieurs enfants gitans sédentarisés, issus de communautés venues de Russie après la Première Guerre mondiale. Leurs parents vivaient dans les anciennes parcelles des « murs à pêches », dans des baraques construites de leurs mains, d'autres étaient en pavillon. Je rentre en classe manifestement renfrognée et les enfants me demandent ce qui se passe. Je leur raconte alors que j'ai abîmé ma voiture. Un garçon vient me voir à la récréation : si je veux, son oncle passera à midi pour réparer la 4 L pour pas cher. J'accepte, je sais, c'est du « travail au noir », mais les fins de mois sont compliquées. Effectivement, un oncle vient me voir, me demande de laisser mon capot ouvert et lorsque je sors de l'école à 16h30, miracle, ma 4 L est redevenue comme avant. Aile, pare-chocs, tout est neuf... Il me demande 20 francs, c'est-à-dire sans doute le dixième du prix. Là, je commence à m'interroger, car il ne me semble pas possible d'avoir eu les pièces à ce prix. Est-ce qu'un propriétaire de 4 L orange n'a pas retrouvé

sa voiture avec une aile et un pare-chocs avant en moins en 1985 dans les environs de Montreuil ?

Désolée. Mais le neveu était si fier de la situation (il avait tout de même sorti la maîtresse d'un mauvais pas) qu'il a travaillé bien plus consciencieusement pendant toute la durée de mon remplacement dans la classe. Les progrès étaient tellement nets que l'instit titulaire du poste m'a demandé comment j'avais fait. Juste le hasard...

25. LES QUATRE ÉLÉMENTS

Ce dont manquent le plus les enfants des cités, c'est du contact. À la campagne, les enfants ont l'occasion d'aller davantage sous la pluie, à la rivière, au lac, et connaissent l'eau sous ses différentes formes. Les enfants des riches qui partent en colo (car depuis la fin des comités d'entreprise et des budgets pour les CCAS¹, regardez bien, ce sont les familles aisées qui profitent des colos, les autres gamins restent à Stains-Plage, ou Bobigny-sur-Ourcq et encore, cette année, Bobigny-sur-Ourcq a été supprimée). Donc, les enfants des riches qui partent en colo font des veillées de feux de camp, des repas trappeur,

1. Centres communaux d'action sociale. [NDE.]

des mini-feux d'artifice et des soirées cheminée dans la maison de famille à Noël. C'est dans les familles cultivées ou dans les familles de cultivateurs qu'on laisse les enfants patouiller, modeler, toucher la terre et l'argile. Et les enfants des cités connaissent davantage les particules fines que l'air pur des montagnes.

C'est pour cela que j'ai toujours pensé qu'il était indispensable de les emmener en classe transplantée. Leur donner accès aux quatre éléments de nature, pour leur permettre de créer un lien avec le plus grand territoire possible. Comme tous les enfants, ils en ont besoin. Et si cela leur est refusé, ils dévissent les bornes incendie pour chercher de l'eau, ils incendient des voitures pour admirer le feu, ils trouent les pelouses pour recréer la boue et prennent l'air sur le toit des immeubles en défonçant les portes d'accès. Cela coûte à peu près aussi cher à la société, mais sans qu'ils puissent en tirer bénéfice. Car le contact ne suffit pas, il faut explorer, expérimenter, dépasser ses peurs, pour comprendre, pour agir, pour créer.

Bilan, leur territoire se réduit à celui où ils ont pu faire contact avec les éléments, c'est-à-dire pas plus loin que le bord de la cité. Les enfants grandissent alors avec un langage et des codes qui ne sont valables et compris que sur quelques kilomètres carrés et ils s'enferment dedans.

Chaque année, mon école fait des prodiges d'ingéniosité pour emmener le maximum d'enfants dans un maximum d'endroits. Des prodiges car si les cités sont dans les villes pauvres, les subventions municipales sont dans les écoles des villes riches... Allez comprendre !

26. LES BIZUTHS

Partout en France, le bizutage a été interdit et il y a même des parents qui ont porté plainte pour faire enfin bouger les lignes. Mais dans l'Éducation nationale, les débutants sont toujours bizutés par un système de points qui envoie systématiquement les plus inexpérimentés dans les gouffres les plus périlleux. Avant, la majorité des instits passait au moins trois ans en école normale, et si les jeunes enseignants étaient inexpérimentés sur le terrain, ils avaient au moins reçu un minimum de formation sur les contenus et la pédagogie. Après l'IUFM¹, puis l'effondrement de la formation sous Sarkozy, l'ESPE² (acronyme qui désigne une école normale au rabais, avec trois fois moins d'heures de cours) tente de reprendre

1. Institut universitaire de formation des maîtres. [NDE.]

2. Écoles supérieures du professorat et de l'éducation. [NDE.]

un peu le flambeau... Sauf qu'il manquait tellement d'enseignants dans le 93 l'an passé, que d'un coup, ce sont des centaines de jeunes qu'il faut accueillir cette année... mais personne n'a prévu les professeurs, les formateurs, les conseillers pédagogiques en nombre suffisant pour les former. Ils sont donc affectés à mi-temps dans les classes, et sommés de se débrouiller avec les moyens du bord, c'est-à-dire nous, les instits de terrain. Après avoir été nommés PES¹, puis ES², cette année l'acronyme c'est EFS (étudiant fonctionnaire stagiaire). Mais pour tout le monde, ce sont les bizuths de l'année.

Lorsque l'équipe de l'école est sympa (et souvent elle l'est), on leur donne les classes les plus faciles (mais parfois, des classes faciles, il n'y en a pas), mais parfois l'équipe n'est pas sympa. Et puis, souvent ils sont à mi-temps avec une jeune maman, elle-même à mi-temps pour élever son petit, et donc elle n'a pas tellement le temps d'élever aussi un EFS. Chaque année, des bizuths se noient sous nos yeux. À la longue on s'habitue. Il faut se serrer les coudes pour que les enfants les perçoivent comme des maîtres comme les autres. Les gamins ne sont pas dupes, ils voient les hésitations, les manquements, les

1. Professeur des écoles stagiaire. [NDE.]

2. Enseignant stagiaire. [NDE.]

décalages. Les parents aussi. Il ne faut pas croire que parce que les parents sont d'origine étrangère, ils ne remarquent pas que leur gamin ne fait pas grand-chose en classe le lundi et le mardi... Simplement, *mektoub*, ils n'y peuvent rien, alors *inch'Allah*, ils laissent passer l'année en priant pour avoir un titulaire à plein-temps l'an prochain. À la longue, leurs prières se tournent vers la construction d'écoles privées...

27. FÉLICIE

Mon école bénéficie d'une classe d'accueil pour enfants étrangers. Autrefois appelée CLIN (classe de langue et d'initiation pour non-francophones), aujourd'hui UPE2A (unité pédagogique pour élèves allophones arrivants). Sans doute des gens au ministère sont payés pour réfléchir aux changements de noms qui masquent toujours mal les modifications de moyens à la baisse, sous des envolées lyrico-pédagogiques auxquelles nous mettons plusieurs années à nous habituer.

Bref, lorsqu'un gamin, soit jamais scolarisé, soit scolarisé dans une autre langue, dans un autre pays, arrive à Bobigny, il a la possibilité d'être aidé dans l'apprentissage du français, pour rejoindre,

au plus vite mais tout de même petit à petit en commençant par la gym, une classe « ordinaire »...

Félicie était donc une de ces élèves « extraordinaires ». Elle arrivait d'un pays africain lointain et pauvre, et elle est restée à l'école le temps d'apprendre et de se remettre à niveau. Puis ses parents ont déménagé dans une autre ville du Val-de-Seine (bon, je sais, ce département n'existe pas, mais j'ai préféré masquer un peu, pour éviter des ennuis, les préfets, cela peut être d'un sensible !).

Moi, j'en profite pour oublier Félicie. Les ennuis du jour remplacent les soucis d'hier. On aime bien les gamins, mais voilà, petit à petit, on les oublie. Trois ans après son départ de l'école, Félicie m'écrit pour me demander un certificat de scolarité. J'ouvre donc mon registre, et je lui édite trois certificats qui attestent qu'elle est arrivée tel jour, qu'elle est repartie tel jour avec tel niveau, et qu'entre les deux, la fréquentation scolaire était régulière. Je lui en fais plusieurs, car je sais que souvent en préfecture, des dossiers se perdent, ou des pièces s'égarer, et tout de même le Val-de-Seine, ce n'est pas tout près.

Mais voilà que, deux mois après, le préfet du Val-de-Seine m'écrit : il me demande de certifier le certificat de scolarité. Et il me le demande en recommandé avec accusé de réception, c'est-à-dire qu'il m'oblige à aller à la Poste, à perdre

mon temps dans l'interminable file d'attente, pour certifier à nouveau ce que j'avais déjà certifié, puisque par nature, un certificat certifie, et qu'une directrice d'école est habilitée par l'État à certifier la situation scolaire des enfants scolarisés dans son école.

Je m'agace donc un peu, et je lui réponds par la voie hiérarchique, c'est-à-dire en passant par mon inspecteur de circonscription, puis par le directeur académique, que rien ne permettant de certifier que je sois bien la directrice de l'école, je ne recertifierai pas mon premier certificat qui devait en première instance certifier la présence de Félicie.

En même temps, un certificat présenté par une Africaine à peau noire, ne faut-il pas s'en méfier? Surtout si elle s'installe dans un beau département comme le Val-de-Seine... J'aurais aimé savoir si les certificats des élèves bien blancs locaux devaient aussi être recertifiés et si la préfecture se ruinait en recommandés pour chaque dossier... ou seulement pour les habitants de la Seine-Saint-Denis (on doit dire des Séquano-Dyonisiens, mais là personne ne comprend).

J'étais alors enseignante et directrice d'école en maternelle. Les écoles maternelles sont un terrain fertile pour apprendre à être directrice, car la proximité avec les parents est plus grande, l'amabilité plus facile, et j'ai beaucoup appris en étant directrice à ce niveau, avant de devenir directrice d'école élémentaire. Toutes les classes avaient alors un « cahier de vie ». C'est-à-dire que chaque élève avait un gros cahier, dans lequel étaient collés toutes sortes d'écrits, de travaux, de traces de ses apprentissages et de sa vie d'enfant et d'écolier. Les enfants collaient des écrits en classe et pouvaient aussi, avec leurs parents, coller des écrits que nous explorions ensuite au bénéfice de tous.

Tous les vendredis, les enfants emportaient leur cahier, et tous les lundis, ils le rangeaient dans leur case et pouvaient le montrer en réunion pour que nous puissions regarder les photos, lire les écrits qu'ils y avaient collés avec leurs parents. Un lundi, une petite fille me rapporte son cahier, tout froissé, tout humide. Flûte de zut ! J'ai dépensé une fortune pour commander ces beaux cahiers, avec l'argent des fournitures scolaires. Je passe des heures à réfléchir sur la diversité des écrits sociaux afin de donner aux élèves des outils sur l'usage de l'écrit avant l'entrée au CP, et voilà

le remerciement ! Je gronde un peu la petite fille, je lui reproche de ne pas avoir fait assez attention, et je lui dis que je verrai avec sa mère ce soir. Larmes. Mon mécontentement redescend, mon intention n'est tout de même pas de faire pleurer des petits de moins de 6 ans... Larmes. Je me mets à la consoler, à dire que ce n'est pas grave, qu'on va en refaire un autre. Larmes. Inconsolable.

Toute la matinée se passe : elle reste dans son coin à refuser de jouer. Puis petit à petit, elle se détend et pense à autre chose. L'immense puissance de l'enfance dans sa capacité à surmonter les malheurs qui jalonnent le quotidien. Bon, mais arrive le soir, l'heure des parents. Je vois la maman et je lui demande ce qui s'est passé avec le cahier. Sans doute d'un ton un peu sec. Larmes. Cette fois c'est la mère qui pleure. Vite, nous partons dans mon bureau, pas question de la laisser pleurer à l'entrée de la classe. Je lui demande ce qui ne va pas. Larmes inconsolables. La petite nous rejoint et monte sur les genoux de sa maman. Cette fois, ce sont mes yeux qui pleurent. Vite, sortir une boîte de mouchoirs en papier et proposer un assèchement généralisé avant de pouvoir parler. Voilà, les parents se sont disputés, et le papa a jeté la maman dehors avec sa petite fille. Elles dorment dans la cave de l'appartement en secret, car la maman a conservé la clé des caves. Dans la

nuit qui les entoure, elle a marché sur le cahier et elle l'a froissé. Elle est désolée.

À l'époque, il y avait encore des assistantes sociales de quartier, qu'on pouvait joindre facilement. Et puis il existait des places disponibles dans des foyers mère-enfant. Aujourd'hui, à part aller moi-même égorger le père indécent, pour récupérer les clés et l'appartement, je ne sais pas ce qui pourrait être fait dans une situation pareille.

29. SIGNALEMENT

Que faire, lorsque dans le cadre scolaire, on est amené à avoir connaissance de faits qui sont répréhensibles par la loi, comme les violences, les maltraitements à enfant, les délaissements? Il faut signaler. C'est-à-dire écrire à une « cellule de recueil des informations préoccupantes » qui se charge de transmettre les faits à des services sociaux ou à la police et la justice, selon un tri qu'ils opèrent eux-mêmes, nous délestant de la charge psychique de cette évaluation. C'est donc la CRIP qui s'en occupe (comme vous l'avez sans doute remarqué, l'Éducation nationale dispose d'un vocabulaire technique étendu et d'une collection inégalable d'acronymes en quatre lettres. Parfois en salle des

maîtres, on joue à savoir qui en connaît le plus). La CRIP, c'est la cellule de recueil des informations préoccupantes, le lieu où nous écrivons lorsque des situations sociales, ou des confidences faites par les enfants, nous imposent de transmettre les éléments aux services sociaux, dans le but de protéger les enfants, elle est mon pain quotidien...

J'ai des principes : sauf situation absolument dramatique, je me suis donné comme ligne de conduite de respecter tous les parents et donc de ne jamais faire de signalement sans leur avoir parlé trois fois. Et trois fois du sujet du signalement. Une fois dans mon bureau, lors d'un entretien privé. Une fois en réunion, avec d'autres enseignants, ou des membres du réseau d'aide (bon ça, c'était à l'époque où le réseau d'aide avait encore des membres, actuellement les réseaux d'aide ressemblent plutôt à un cul-de-jatte sorti des tranchées avec un demi-bras de moins). Et enfin, une troisième fois, pour leur dire que cette fois je signale les faits. Là c'est la partie pas facile. Recevoir des parents et leur dire clairement qu'ils dépassent les bornes de la vie privée acceptable pour entrer dans les méandres de la surveillance sociale. Évidemment, on peut boire un peu, on peut aussi mettre une gifle à un enfant, les parents peuvent se disputer, quelle famille n'a pas vécu d'événements de la sorte? Mais il y a un seuil limite. Et eux, ils

ont atteint la limite. Comment je le sais? Je ne le «sais» pas. Je m'inquiète, leur enfant m'inquiète, et je dois aller partager mes inquiétudes avec la CRIP. Après plus rien ne dépendra de ma décision. Ce seront des juges, des policiers, des éducateurs, des assistantes sociales qui évalueront...

Parfois, le fait de friser la bordure encourage les parents à revenir dans les clous. Parfois ils ont besoin d'aller voir ce qui est plus loin. Et étrangement, ma relation avec eux n'en sort pas nécessairement dégradée, même si parfois l'ambiance a pu être très lourde entre nous. Moi, je ne leur en veux pas, et ils doivent le sentir. Ce n'est pas facile d'élever des enfants.

30. LE STAGIAIRE

Marvel est un stagiaire. Un beau grand jeune homme de 18 ans, d'origine antillaise.

Au cours de l'année nous arrivent des propositions de «stages» émanant de tous les niveaux : stagiaires de troisième, perdus partout, et qui n'ont pas toujours les appuis nécessaires pour trouver un «terrain», alors ils reviennent à l'école, et souvent nous les acceptons, même en sachant qu'ils n'auront pas un parcours scolaire pour être enseignant...

mais aussi stagiaires de bac pro, stagiaires de bac techno... Marvel est en filière secrétariat et tout d'abord son prof principal refuse net le terrain de stage. Pourtant, la fin d'année scolaire est pour moi une épreuve de secrétariat en tout genre : inscriptions, radiations, passage dans quatre collèges différents, avec des sections bilingues, une section sportive, des dérogations pour entrer, d'autres pour sortir, et la préparation des dossiers individuels de 250 élèves pour la rentrée. Je rappelle le prof et je négocie sec... Marvel semble intelligent, organisé, sérieux. Le stagiaire de rêve pour finir l'année... Le prof est marié avec une instit, mais sa femme est une vraie instit, dans une vraie école de cinq ou six classes, qui n'a pas le poids de toutes ces procédures.

Mais comme c'est bientôt la fin de l'année, c'est l'époque des répétitions : chants, danse, rap, zumba, musique, et... roller. Nos élèves dansent à roller (enfin chaque année, une ou deux classes présentent cela pour le spectacle de fin d'année). Dangereux, mais émouvant, car on voit que les élèves coopèrent, sont attentifs les uns aux autres, et surtout très respectueux des règles.

Sortant des piles de photocopies recto verso (pour une raison inconnue, pour faire des photocopies recto verso, il faut coder « duplex séparation de page » sur l'écran de la photocopieuse, je vous le dis, il n'y a pas que dans les banlieues que les

gens abusent de l'herbe qui fait rire), Marvel me propose d'aider aussi aux ateliers de roller. Il rapportera ses propres rollers l'après-midi et... il patine comme un danseur étoile d'*Holiday on Ice*. La tête des CM2! Toutes les filles le regardent avec envie. Tous les garçons avec une pointe de jalousie compétitive... Nous nous rendons compte que Marvel a une excellente approche des groupes d'enfants, cadrant, posé, clair. Il semble adorer faire des ateliers avec eux... et nos élèves le plébiscitent.

Après deux semaines de stage, notre décision est prise : Marvel s'occupera des enfants aussi, et même partira en sortie avec eux. Ce qui ne va pas, peut-être, c'est son orientation en secrétariat. Il doit passer le bac et nous l'encourageons à s'inscrire pour préparer un diplôme d'animation, de type BP Jeps¹ pour pouvoir poursuivre en animation loisirs tous publics.

31. LE CONSEIL DES ÉLÈVES

Nous n'avons pas attendu les annonces de 2015 sur la « morale à l'école » pour fonder avec nos élèves une « petite République d'enfants » au

1. Brevet professionnel de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport. [NDE.]

sein de laquelle chaque classe se réunit une fois par semaine en « conseil » pour gérer des projets, des conflits et l'argent de la coopérative scolaire.

Une fois par quinzaine (quand tout va bien, car parfois nous n'y parvenons pas), le grand conseil des délégués réunit deux élèves de chaque classe qui viennent avec des propositions de projets collectifs et des critiques. Il y a un temps d'examen du problème et un temps de recherche de solutions en faisant comprendre aux enfants le champ de responsabilité de chaque instance (la mairie, les parents, l'Éducation nationale, les maîtres de l'école, les élèves, les agents...).

Que faire pour que les verrous des toilettes soient réparés : on peut écrire au maire, pour qu'il envoie des ouvriers municipaux. Qui le fait ? Il faudrait aussi faire plus attention et demander à tous les enfants de ne pas jouer avec les portes. Qui prépare une affiche ? Est-ce qu'il serait possible d'avoir un toboggan dans la cour ? Il faut demander à la mairie encore, mais en général, la mairie achète des jeux principalement pour les cours des écoles maternelles. Les élèves pourraient écrire au directeur de la maternelle pour lui demander d'aller encore une fois ou deux jouer dans la cour des petits. Qui le fait ? Le planning de foot de la cour est abouti, mais qui l'affiche et le publie dans toutes les classes ?

Les enfants adorent lire, écrire et compter dans cette structure : les délégués prennent leur rôle très au sérieux. L'argent de la coopérative est dépensé avec parcimonie. Les ventes des compotes de rhubarbe, les ventes de calendriers rapportent des sommes intéressantes qui nous permettent, avec les dons des parents, de confier à chaque classe un budget à gérer. Faut-il acheter des jeux de société? Faut-il réparer les vélos? Ou bien prendre un lapin dans la classe? Comme dans toutes les collectivités, il faut choisir, il faut renoncer, et c'est un chemin difficile à parcourir pour les enfants. Mais quelle joie de les voir échafauder des plans, réfléchir à des structures, calculer des dépenses. Les conseils d'élèves, lorsqu'ils disposent de véritables pouvoirs, sont notre meilleure garantie de construire un avenir plus juste, avec des enfants formés à une démocratie ancrée dans le réel.

32. UNE MAMAN SUR LE TOIT

La maîtresse de CM2 est tombée malade juste à la rentrée de janvier. Malade vraiment. Car la maîtresse de CM2 n'est pas du genre à s'arrêter pour un rien. Elle sait quelle responsabilité elle a pour emmener les élèves au plus près du niveau

du collègue. Jusqu'à ce que quelqu'un invente que la France irait mieux si un fonctionnaire sur deux n'était pas remplacé au moment de son départ à la retraite, lorsque la maîtresse de CM2 était malade, l'inspection envoyait la bonne remplaçante adaptée. Bon d'accord, des fois ce n'était pas aussi bien, et les vilains de la classe en profitaient un peu pour épuiser nerveusement la jeune remplaçante. Mais les enfants avaient classe.

Passe une semaine, puis deux, puis trois, et chaque matin les enfants sont répartis dans les autres classes, je tente de leur donner un peu de travail, mais rien de bien sérieux. Tous les jours j'appelle l'inspection, je demande, je réclame, je supplie. Il n'y a plus personne de disponible...

Et voilà qu'un matin se présente une maman devant mon bureau avec une tente igloo, un duvet et la ferme intention de défendre la possibilité pour sa fille de finir son CM2 dans une classe avec un enseignant. Elle m'annonce qu'elle va aller camper sur le toit. Je la laisse faire. Mais là, miracle, cinq minutes après son arrivée, des journalistes commencent à appeler l'école. La maligne a effectivement appelé toute la presse nationale. À 9 heures commence à arriver la presse écrite. À 9h30, les télés. À 9h45, je reçois un appel des inspecteurs de la circonscription qui me proposent une remplaçante débutante. Je vois la pression qui

monte et je me permets de faire la fine bouche pour exiger une titulaire expérimentée. 10 heures : alors que la maman devant sa tente passe en boucle sur les chaînes d'infos, la remplaçante est acquise... Parfois, pour obtenir notre dû, celui de nos élèves, celui de nos enfants, il faut grimper aux rideaux et camper sur les toits. C'est important de se souvenir qu'une action déterminée, même minoritaire, peut faire bouger les lignes lorsque la cause défendue est juste et partagée. Moi, je me souviens d'elle. De cette maman courageuse capable d'accepter de vivre sur le toit d'une école pour défendre la scolarité de sa fille.

33. LE PÉTARD

Il est en CE2. Buté, absent du travail du groupe, opposant à toutes les consignes. Il ne veut pas lire, on ne sait pas s'il sait le faire. Il refuse tout. Son visage est déjà marqué de souffrances. Il n'a pas de père. Son frère a été reconnu par un père qui n'est plus là et porte un autre nom. Mais lui n'a été reconnu par personne. Après deux semaines d'école, nous ne savons déjà plus quoi faire. Un matin, la maîtresse me descend le cahier. Au lieu de travailler, il a dessiné. Un

dessin d'un personnage, debout, une jambe pliée comme sur l'affiche de James Bond. Dans la main un cône gigantesque et fumant. La maîtresse est atterrée. Elle arrive d'une famille simple et tranquille et n'avait aucune idée qu'il pût y avoir des enfants avec de telles vies. Elle me demande : « Tu crois que c'est un pétard ? » Je n'en sais rien, mais tout de même, ce n'est pas une sucette... Juste après la récréation, elle me l'envoie. Mais rien ne pourra être dit. Il reste silencieux, ne répond à aucune des questions que je lui pose.

J'appelle sa mère. Elle ne répond pas. Je lui donne rendez-vous. Elle ne vient pas. J'envoie le dessin assorti d'un commentaire à la psychologue scolaire, qui me conseille de signaler les faits. Je signale. Puis rien. Pas de nouvelles. J'interroge l'inspection. Le dossier a été classé sans suite, car... « la mère n'était pas volontaire pour un suivi social ». Texto.

C'était il y a longtemps, car aujourd'hui les services sociaux ont obligation de nous donner par écrit les décisions prises à la suite de nos signalements.

Mais déjà en Seine-Saint-Denis, il n'y avait pas assez d'éducateurs et d'assistantes sociales pour faire vraiment de la prévention. Alors, tant qu'il n'y avait pas un suivi judiciaire... il fallait la bonne volonté des parents. Donc, en CE2, un

enfant qui avait déjà une telle proximité avec les dealers du quartier qu'il les représentait dans ses cahiers, cela n'était pas une urgence.

Alors on a fait avec les moyens du bord. Pour tenter de le convaincre d'apprendre un peu. Pour l'encourager lorsqu'il y parvenait (pas souvent), pour le sanctionner lorsqu'il débordait du cadre (bien trop fréquemment).

Ici, parfois on est tellement loin de la signature de la Convention internationale des droits des enfants qu'on oublierait presque que la France l'a signée...

34. MON PAPA, IL EST TRÈS FORT

En maternelle, le matin, je pratiquais le « Quoi de neuf? ». Cela permettait à cinq enfants de s'inscrire pour raconter quelque chose que toute la classe devait écouter, puis commenter. Parfois, cela nous donnait des pistes de travail. Certains enfants apportaient un objet qu'ils montraient à tout le monde et cela ouvrait de nouveaux champs lexicaux. Un coquillage, un instrument de musique, un vêtement, un fossile, un bijou... Il faut être capable de rebondir à froid car on ne sait jamais qui va s'inscrire, ce qu'ils vont apporter, ce dont

ils vont parler, et il faut se saisir de l'instant, de l'écoute, pour placer un morceau du programme de sciences, de géographie, de langage... Manon a ramassé deux escargots (vite un peu de biologie), Fatou a rapporté un cauris (vite un peu de géographie sur l'origine des parents de Fatou), Mohamed veut nous parler de son papa qui conduit un bus (vite un peu de langage sur les véhicules, le code de la route, les transports publics).

Donc ce matin-là, Florine s'inscrit pour nous raconter que son papa est très très fort, et qu'il a posé tout seul des étagères dans la cuisine et que sa maman était très contente. Les enfants adorent être fiers de leurs parents. Vite, plusieurs mains se lèvent pour commenter. Le bâton de parole passe de main en main. Le papa de Youssouf est très très fort aussi, car il joue au rugby et son équipe a gagné. Félicitations de toute la classe pour le papa de Youssouf qui fait gagner le club de la ville.

L'excitation est à son comble, toute la classe ou presque demande la parole. Le président donne le bâton à une petite fille un peu timide, qui ne parle pas souvent. Elle dit d'une voix fluette : « Mon papa aussi il est très très fort, il a foutu des baffes à maman et maman elle est partie à l'hôpital. » Arrêt sur image. La classe n'ose plus tellement parler et moi je ne sais que dire. Je sais simplement que tous attendent une réponse :

« Ton papa a fait quelque chose qui est interdit par la loi. Les papas n'ont pas le droit de taper. » Aussi surprenant que cela paraisse, ensuite, la conversation continue sur d'autres sujets. Les enfants ont été apaisés par cette maigre réponse. Moi pas. J'en parle à la directrice qui fera passer la maman par son bureau le soir pour lui proposer les aides associatives et légales auxquelles ce genre de situation donne droit. Comme je suis l'enseignante de sa fille, il vaut mieux que ce ne soit pas moi qui parle de cela avec elle. Ma frustration est immense et ma tristesse aussi. Je pensais que le sort des femmes en France était meilleur. J'avais tort.

35. LA « BEURETTE »

À force de laisser des immigrés vivre en France et y élever leurs enfants, nous avons eu des descendants d'immigrés qui avaient le nom, la peau, la religion de leurs parents, mais qui devenaient des Français de souches diversifiées. Impossible de les nommer, toujours renvoyés à leurs origines, ces descendants se faisaient traiter de « Français » l'été en Algérie, pour se faire ensuite traiter d'« Arabes » tout le reste de l'année

en France. Une année, ils firent une marche qui traversa toute la France et qui popularisa ce nom que je déteste : «Beur»...

À force de devenir français, certains et certaines ont choisi de devenir instituteurs dans les écoles. Ma première collègue portant cette origine est arrivée dans mon école en 1995. On avait des agents de service, des animatrices, des éducateurs, des aides soignantes à la PMI, mais une instit, c'était tout de même une nouveauté. Je craignais un peu la réaction des parents, car dans le quartier, il y avait quelques racistes qui se déversaient en paroles à la sortie de l'école...

Bon, comme tout le monde connaissait mon engagement antiraciste, personne n'a osé passer me voir pour se plaindre. J'étais bien soulagée le soir de la rentrée. Cela n'a pas duré. Le lendemain, la mère des jumelles est passée au bureau. Elle avait donc une fille chez Delphine et l'autre chez Malika. Mais j'étais détendue en la recevant, car la mère des jumelles venait de Tunisie, et je pensais naïvement qu'elle serait fière d'avoir une instit d'origine immigrée... Il m'a fallu déchanter : la mère des jumelles venait me demander d'avoir une « vraie instit » pour Dounia, sa fille. Elle voulait bien que Sorya soit chez Delphine, mais Dounia, cela n'allait pas du tout. J'ai eu beau lui expliquer que Malika était

une enseignante formée, diplômée, française et titulaire, rien à faire...

Alors je l'ai prise autrement : je lui ai demandé si de son point de vue, Dounia et Sorya étaient de bonnes élèves (et c'était une évidence, ses filles étaient intelligentes, appliquées, travailleuses, et disposaient de tout ce qu'il faut comme amour et attention parentale pour une bonne scolarité). La maman me répond : « Oui, évidemment, et je fais tout pour qu'il en soit ainsi. » Je continue : « Et ensuite, est-ce que vous pouvez imaginer qu'elles seront de bonnes élèves à l'école élémentaire, au collège, au lycée? » Oui, là encore elle se projette. Alors j'envoie le bac, la licence, l'université. Elle serait très fière que ses filles aillent jusque-là. Arme fatale : « Et si elles voulaient devenir maîtresses d'école? Est-ce que vous accepteriez que des parents se plaignent parce qu'elles s'appellent Dounia ou Sorya? »

Ippon, comme on dit au judo.

36. LA PÉDAGOGIE DE LA GAUFRE

Dans mon bureau de directrice déchargée de classe, je suis rarement seule. Souvent, un élève m'est expédié, car il a débordé du cadre du système nerveux de son enseignant(e) et plutôt que de le

passer par la fenêtre (ce ne serait pas professionnel), on me l'envoie pour que je restaure éventuellement en présence de ses parents les limites de l'acceptable scolaire. Mais voilà, juste à côté de mon bureau, il y a la salle des maîtres, et dans cette salle des maîtres, le bureau de mon assistante administrative. Ce jour-là, j'avais donc un vilain puni, mais l'assistante faisait cuire la pâte à gaufre préparée en atelier avec les élèves, afin que ceux-ci puissent tous manger avant de quitter l'école à 16 heures (nous avons une vision assez large du caractère administratif des tâches, dans mon école...). Je gronde, j'explique, mais en même temps, les narines du puni et les miennes frétilent de désir. Il y a l'odeur, et il y a le bruit, le grésillement caractéristique de la pâte qui se met à croustiller.

Le vilain avait dû faire un truc affreux, mais j'ai oublié quoi. Genre cracher, insulter, humilier autrui.

C'est sûr, je l'ai grondé. Mais pas longtemps, car là, l'impensable arrive : sûre de me faire plaisir, mon assistante m'apporte une assiette avec une gaufre fumante. Impossible pour moi de manger cela devant l'enfant, même puni. Je transgresse toutes les règles éducatives et je partage ma gaufre avec lui... juste au moment de la sortie des classes et la maîtresse qui passe avec son rang me voit, bavardant et goûtant avec l'enfant. Prise les

doigts dans la confiture, comme Victor Hugo et sa petite-fille Jeanne dans le cabinet noir¹. Toute l'équipe se moquera longtemps de moi.

Encore aujourd'hui, l'expression « pédagogie de la gaufre » me colle comme du sucre glace. Pas de souci. Je peux reconnaître mes torts, mais je ne peux pas manger sans partager, même avec un puni très vilain.

37. MON BÉBÉ EST MALADE

J'étais alors une jeune maman, et avant d'aller travailler il me fallait déposer le petit à la crèche. Mais voilà, pas de chance, juste le jour où j'étais de service d'accueil le matin, le bébé vomit partout juste à l'heure de partir. Il faut le changer complètement, me changer complètement, et j'arrive à l'école à la limite de la sonnerie. Jeune remplaçante dans une école inconnue. Dans la cour, heureusement, un collègue m'a remplacée. Je me précipite pour présenter des excuses et proposer de lui prendre une autre récré en échange. Il me dit que ce n'est pas grave, qu'il était là, bref, tout va bien et je prends ma classe de CE2. À la récré, un élève vient me chercher pour aller au bureau de la directrice,

1. *Jeanne était au pain sec*, poème de Victor Hugo.

une sorte de sorcière revêche et désagréable. Elle m'accuse immédiatement de laxisme, de jemenfou-tisme, exige des excuses et m'annonce que je « ferai un service supplémentaire » pour « m'apprendre le métier ». Là où j'avais spontanément proposé au collègue de le remplacer en remerciement, je me retrouve punie comme une gamine pas sage.

Le lendemain, je ne suis pas venue et c'est l'unique fois de ma carrière où j'ai fait un « faux arrêt maladie ». J'ai fait semblant d'avoir mal dans le dos. En plus, mon fils avait la gastro, et cela tombait bien de prendre la semaine.

Les sanctions ne permettent pas toujours d'améliorer l'ordinaire de la vie, ni pour les enseignants ni pour les élèves. Célestin Freinet l'avait exprimé dans un « invariant » resté célèbre : « Invariant n° 18. Personne, ni enfant ni adulte, n'aime le contrôle et la sanction qui sont toujours considérés comme une atteinte à sa dignité, surtout lorsqu'ils s'exercent en public. »

38. ALBERTINE ET MÉLISA

En 2007, un enseignant de l'école a décidé avec sa classe de faire des recherches sur l'histoire de la ville de Bobigny. Ils ont découvert qu'une

petite fille, qui s'appelait Albertine Tchelebi, avait été déportée à l'âge de 5 ans et qu'elle était morte en camp de concentration. La classe décida alors de tenter de rassembler tous les documents concernant cette enfant, de retrouver la maison où elle avait habité. Ce fut une recherche difficile, car l'enfant n'a vécu que six courtes années. Mais tout de même, après plusieurs mois de recherches, d'entretiens avec d'anciens déportés, de visites aux archives départementales, de rencontres avec des militants associatifs, les enfants ont appris beaucoup de choses et l'ont réellement sortie de l'oubli. À leur demande (les enfants voulaient qu'on donne le nom d'une rue de Bobigny à Albertine), la municipalité a décidé de donner le nom d'Albertine Tchelebi à la nouvelle salle d'accueil informatique près de la mission locale, avec une plaque commémorative. Albertine est partie en camp de concentration avec sa mère, Ida, alors que son père, Moïse Tchelebi n'avait pas été considéré comme juif par les Allemands.

Plusieurs années après, la petite Mélisa, élève de l'école, est décédée brûlée vive dans l'incendie du bidonville des Coquetiers. La veille, comme sa maîtresse n'était pas là, c'est moi qui avais accompagné son groupe à la piscine : j'avais joué longuement avec elle, car elle avait peur d'entrer dans l'eau. Je la revois, toute petite et

menue, tremblante. Nous avons fait une « marche blanche » qui a traversé Bobigny, pour lui rendre hommage, du bidonville où elle vivait jusqu'à l'école. Je revois sa mère, déchirée par une souffrance contagieuse. J'ai dû ravalier mes larmes pour dire le texte que j'avais préparé.

Un jour, je tenterai de faire mettre une plaque quelque part, afin que tout le monde se souvienne que le racisme tue, que la misère assassine et que l'indifférence est leur complice. Ma nourrice disait : « On est vraiment mort quand plus personne ne se souvient de vous. »

Tant que je vis encore, Albertine et Mélisa resteront présentes parmi nous.

39. LA CLASSE TRANSPLANTÉE

Tous les ans, depuis quinze ans, dans l'école dont je suis la directrice, nous tentons d'emmener le maximum d'enfants dans le maximum d'endroits différents de la France. Comme nous n'avons pratiquement aucun enfant d'origine hexagonale, nous pensons qu'il est de notre devoir de leur faire découvrir la diversité du territoire français de manière sensible. Nos élèves souvent partent en vacances à l'étranger, ou dans

les départements d'outre-mer, et connaissent mieux Cayenne, Casablanca, Timisoara, le cercle de Kayes, que la Bretagne ou l'Ardèche.

Tous les ans, nous nous heurtons au différentiel entre les revenus des familles, leur capacité à nous aider à financer le projet et le coût réel. Car, bien que nous soyons ZEP, RAR, REP +, zone sensible et zone violence, zone de rénovation urbaine, contrat de ville et tutti quanti, l'État ne donne aucun euro pour ces projets. Le département dit qu'il a la charge des collèges et pas des écoles, et la ville nous offre des aides pour aller dans deux colos, toujours les mêmes chaque année, à Moulines et à Oléron pour deux classes et rien d'autre.

On fait alors des lotos pour boucler une classe de neige dans le massif des Bauges, des braderies pour financer un échange avec des correspondants près du lac de Vassivière, des gâteaux pour partir en randonnée près d'Aubenas. Je travaille avec l'équipe enseignante la plus dévouée aux élèves de toute la France... Car non seulement nous n'avons aucune subvention, mais partir avec sa classe impose de travailler de 6 heures du matin (avec le premier lever) jusqu'à minuit passé (la fin de la réunion de l'équipe adulte), d'avoir en charge toute la responsabilité civile, pénale, de chercher l'équipe de bénévoles qui viendront aider au séjour (comme on n'a pas de sous, on emmène seulement

des gens qui ont envie de travailler gratuitement une semaine... ce qui n'est pas facile à trouver). Et les enseignants de Bobigny n'ont aucune indemnité pour le surtravail du séjour.

On va au marché du village, on visite la ferme, on passe une journée dans une chèvrerie, on visite des fouilles archéologiques, on se bat avec des épées de bois dans des châteaux forts, on traverse des ponts romains, on fait du poney, on visite des centrales hydroélectriques, bref, c'est toujours le programme scolaire, mais en version inoubliable.

On a rêvé, au moment de l'arrivée de l'intercommunalité, qu'il serait possible de bénéficier des centres de vacances des autres communes, qu'on pourrait aller à Allevard grâce à la ville de Montreuil, ou sur le plateau du Vercors dans le centre de Noisy-le-Sec. Mais on a juste rêvé... En cinq ans, malgré toutes nos demandes, nous n'avons eu aucune réponse.

Pourtant, il ne suffira pas de crier aux oreilles des enfants qu'ils sont « Charlie ». Pour s'attacher au territoire français, il faut qu'il fasse tout entier partie de l'enfance de chacun d'entre eux. Et pour cela, il faudrait que les classes, toutes les classes, puissent échanger, visiter, vivre l'expérience collective des écoles transplantées.

La dictée est à la mode. Les nouveaux programmes à mettre en œuvre dès 2016 en réhabilitent l'usage quotidien. Mais dans toute la banlieue, la « dictée des cités » fait l'unanimité. Tout le monde « adooooore ». Même ceux qui ont souffert toute leur scolarité de l'humiliation de la « faute ». Cela m'interroge beaucoup, car tout de même, on écrit sous la dictée, alors qu'on écrit sur un sujet. C'est la préposition qui est importante, en termes de pouvoir sur les mots, de capacité à écrire un texte.

Bien sûr, il faut des modèles. Bien sûr, il faut s'entraîner. Mais il est quand le match ? Qui organiserait un club de foot dans lequel les gamins pourraient s'entraîner à courir après le ballon, mais ne seraient jamais installés en équipe pour faire un match contre le club de la ville d'à côté.

Pour lire, il faut avoir conscience de l'orthographe. Illéplufassil delyr kensébiunékri. Sinon, on est obligé de « vocaliser » dans sa tête, c'est-à-dire de prononcer les syllabes pour pouvoir lire, et cela ralentit considérablement la lecture. Pour écrire, il faut aussi gérer des idées, des articulations, et il faut que l'orthographe soit un peu fluide pour pouvoir penser à autre chose. Mais l'orthographe, elle sert à écrire, à lire et à répondre, sans quoi elle ne devient

sous la dictée qu'un instrument de sélection, qu'un outil d'évaluation et de soumission. Cette idée a été la grande force du mouvement Freinet, qui au départ s'est appelé « mouvement de l'imprimerie à l'école ». Les enfants écrivaient, dès le plus jeune âge, et imprimaient leurs textes, leurs dessins, leurs poésies. Puis ils se les envoyaient d'une classe à l'autre, et là, quelle joie! Rien à voir avec même un 10 sur 10 en dictée. Joie de lire un texte écrit par un autre enfant, et de savoir que son texte est sans doute lu dans une classe à l'autre bout de la France, ou à l'autre bout du monde. Pour apprendre à nager, il faut se mettre à l'eau, il ne suffit pas de mimer les mouvements le ventre sur un tabouret. Pour faire du vélo, il faut monter dessus, et souvent prendre quelques gamelles... Pour écrire, il faut écrire, et tous les tenants de la dictée comme aboutissement ultime de l'enseignement du français formatent des soumis au lieu d'éclairer leurs destins.

41. UNE PETITE RÉPUBLIQUE D'ENFANTS

Comment expliquer la pédagogie Freinet? Le plus simplement, ce serait de dire que nous souhaitons organiser une petite République d'enfants, afin de construire avec eux une citoyenneté à

leur mesure, et de faire que chaque savoir acquis construise de nouvelles libertés et de nouveaux pouvoirs sur le monde. Face à des programmations qui prennent les enfants pour des robots qui devraient ingurgiter dans l'ordre des lignes de programmes, nous construisons une interface vivante du monde, dans laquelle, lorsque tu apprends quelque chose, cela te donne le pouvoir de faire quelque chose de nouveau et des libertés supplémentaires. Donc, une fois que tu sais faire du vélo, tu peux participer à la randonnée vélo. Une fois que tu sais écrire, tu peux écrire aux correspondants, au maire, aux parents, une affiche, un poème pour le journal, des mots croisés pour les CP, un petit livre, un documentaire à publier dans *BTJ* (la revue documentaire de notre mouvement, dont les articles sont depuis presque un siècle écrits par des classes), une BD pour *Jmag* (la revue des petits de notre mouvement). Dès que tu sais un peu compter, il faut dénombrer les présents, les absents, les élèves qui mangent à la cantine, puis faire les comptes de la coopérative scolaire, calculer les prévisions de budget des projets, des classes transplantées, vérifier le tarif de la Poste pour le prix du colis aux correspondants, et résoudre des problèmes, des problèmes vivants, réels, actifs. Cela n'empêche pas de faire des maths, des vraies, des abstraites, de réfléchir sur tout ce qui peut être fait avec des nombres, des tracés géométriques, et

d'observer tout ce qui nous entoure... au contraire. Et puis, pour le séjour kayak, il faut absolument apprendre à nager, à sauter dans l'eau, à passer sous un obstacle, à vaincre ses peurs.

Mais pourquoi faisons-nous tout cela ?

Parce que nous tenons à ce que l'école soit le lieu de construction de personnes courageuses, empathiques, déterminées et coopératives. Sans les qualités morales forgées chaque jour au feu des élans partagés, on a des individus qui souhaitent réussir, travaillent pour y parvenir ou s'effondrent lorsque cela n'advient pas, mais on n'a pas une société démocratique. On le voit chaque jour : fascismes, royalismes, superstitions et complotismes gagnent du terrain.

Là encore, il ne suffira pas d'écrire au tableau une maxime pour obtenir le maximum. Il est indispensable de construire dès maintenant une société plus juste, dans les écoles mais aussi tout autour, afin de convaincre les enfants qu'il s'agit du bon chemin. Ce n'est pas gagné.

42. LE TANGO

Jamais une classe ne ressemble à une autre. Il y a des « bonnes années » où les alchimies se

fondent bien ensemble. Et les mauvaises, celles qui usent notre patience comme les mauvaises notes d'une partition difficile. Jamais il n'est possible de « refaire ». Les profs des universités peuvent servir le même cours plusieurs années d'affilée. Mais pas les instits. Le « groupe classe » est une étrange composition unique, additionnant des individus singuliers, avec des interactions particulières. On a beau préparer, se préparer, programmer, installer, réfléchir. Chaque année permet d'acquérir de nouvelles expériences, mais pas de resservir les mêmes plats. Il faut avancer, ne pas refaire l'erreur de l'an passé (sortir tous les feutres le premier jour dans une petite section de maternelle, laisser Dalida pointer la cantine sans comprendre qu'elle n'a pas ses lunettes, donner à porter la carte de géographie aux jumeaux qui se sont amusés à la déchirer...), mais du coup, d'autres questions se posent. Car parfois, les erreurs permettent à tous de progresser, et elles ont du bon lorsqu'on sait les accueillir. Alors j'avance, je recule, je me tourne un peu à gauche, je lève un pied. Je ne suis jamais « face » à la classe, même lorsque je suis devant eux. Je suis avec eux, à leurs côtés, de leur côté.

Les moments de partage (réunions, conseils d'enfants) permettent de rectifier les erreurs en essais, et parfois de les transformer comme au rugby en renvoyant le sujet dans les poteaux du

programme. Vite, un exposé sur l'optique pour que tout le monde (même Dalida) comprenne l'importance des lunettes, un métier de « reboucheur de feutres » pour éviter les pertes sèches, et un projet-vente de plantes avec toute la classe pour racheter une nouvelle carte. Et si nous vendons chaque pot de persil ou de ciboulette 50 centimes, combien faudra-t-il vendre de pots pour acheter une nouvelle carte, frais de port compris ? Vite une recherche sur Internet pour connaître le prix des cartes de géographie plastifiées. Les jumeaux sont contrits : c'est vraiment cher... Ils reculent et réfléchissent. Alors Amina avance et dit : « Au moins on aura les nouveaux pays d'Europe. » J'avance aussi et je confirme : « De toutes les façons, il aurait fallu la changer, car il n'y a plus d'URSS. » C'est dire si cette histoire ne date pas d'hier. Mais chaque fois que l'erreur permet à tous d'avancer, on se sent mieux, même encore aujourd'hui.

43. LES TROIS FRÈRES

Ils venaient de loin, mais parlaient bien le français, car leur famille avait un bon niveau culturel et tout le monde était bilingue. Ils avaient juste une année d'écart, ce qui faisait que l'aîné était en CE2,

le suivant en CE1 et le petit dernier en CP. Arrivés dans notre école aux habitudes étranges (réunions d'élèves, conseils de délégués et surtout « messages clairs »), ils se sont vite adaptés à notre façon de voir la vie. Un lundi matin, leur papa vient à l'école (et comme c'est un papa qui travaille, c'est inhabituel qu'il vienne). Il souhaite me voir et je crains qu'il ne soit fâché. Effectivement, il me regarde d'un air sévère. Il entre dans mon bureau et me raconte que la veille à midi, il était à table avec sa femme, et les trois garçons sont arrivés avec un papier dans les mains. Ils sont restés debout près de la table et le plus âgé a dit d'un ton solennel : « Papa, nous nous sommes réunis aujourd'hui en conseil et voici ce que nous avons à te dire : maman fait les courses, prépare la cuisine, nous mettons la table et nous aidons à faire la vaisselle, mais toi, papa, tu ne fais rien, alors nous te critiquons. » Oups, on n'avait jamais pensé que les outils démocratiques organisés à l'école pouvaient à ce point retentir dans les familles et je m'apprête à bafouiller des excuses pour cette intrusion inopinée, mais là, le papa éclate de rire et me dit : « Ma femme était ravie et elle tenait à ce que je vienne vous le raconter... » Je n'ai pas su s'il s'était mis derechef derrière les fourneaux ou au lessivage de la cuisine, mais l'histoire m'a marquée : il faut toujours prévenir les parents quand on met en place des dispositifs démocratiques, car les

enfants finissent par considérer que la démocratie, c'est simplement normal...

44. UNE NUIT À L'ÉCOLE

Comme notre école a accueilli beaucoup d'enfants roms, nous avons vécu avec eux de nombreuses expulsions irrationnelles, jetant à la rue sans rien ceux qui n'avaient déjà pas grand-chose, détruisant le peu de biens, et les forçant à une vie de Sisyphe. À chaque fois, nous nous sommes battus à leurs côtés, car ce n'est pas la peine d'enseigner la morale si on est indifférent aux drames de l'existence. Là, il s'agissait de deux familles qui avaient trouvé à s'héberger dans un tunnel qui passe sous la voie de chemin de fer, pour permettre aux conduites de chauffage urbain d'aller de l'autre côté. Le tunnel était sombre, mais bien chauffé, et très près de notre école. Un matin, les enfants sont venus nous avertir qu'ils allaient être expulsés. Nous avons donc appelé en mairie, en préfecture, les élus, les fonctionnaires, l'inspection, toutes les personnes censées veiller à ce qu'en France, des enfants ne dorment pas dans les rues, car pour nous, normalement, la vie comme la racontait Zola, c'était fini.

Mais rien, enfin, si, des réponses dilatoires, des promesses vagues, et nous sommes jeudi, la journée avance et, petit à petit, les numéros ne répondent plus, il est 18 heures, puis 19 heures, l'astreinte nous dit qu'elle ne parvient pas à joindre des élus... Alors, à 20 heures, nous décidons de rester là, dans l'école, avec eux, les enfants, leurs parents, leurs grands-parents. Nous ne pouvons pas nous résoudre à les laisser à la rue. Nous sortons les tapis de yoga, nous allons chez nous chercher des duvets, et nous veillons à ce qu'il n'y ait aucun bruit et très peu de mouvements afin de ne pas mettre les alarmes en action.

Le lendemain, l'inspectrice me téléphone et me demande s'il est vrai que j'ai ouvert l'école pour accueillir des Roms et me rappelle à la loi afin que je comprenne toute l'illégalité de la situation.

Mais voilà, madame l'inspectrice, je savais bien que c'était illégal. Sauf que laisser des enfants dormir dehors aussi c'est illégal, non? Devant le dilemme de deux illégalités, j'ai préféré la moins pire, celle qui utilisait seulement un bâtiment public en dehors de ses heures légales d'ouverture.

Finalement, le vendredi à 14 heures, nous obtiendrons un hébergement d'urgence, puis une place provisoire sur un terrain appartenant à la Ville. Il suffira alors de sacrifier notre matériel personnel de camping pour installer les familles

dans des abris précaires, mais hors d'eau. Mais pour moi, cela a été dramatique, car ce jour-là, j'ai pris conscience que désormais, le progrès social s'était mis à reculer. Devant les enfants médusés, j'en pleurais à l'entrée de l'école.

45. LE PRINTEMPS DES POÈTES

Chaque année, le « Printemps des poètes » est un moment où toutes les écoles de France sont sollicitées pour travailler la poésie, un peu mieux qu'avec un simple cahier de récitations. Pendant dix jours, il est possible d'avoir toutes sortes d'activités poétiques et le site de l'opération propose plein d'idées créatives. Nous n'y participons pas tous les ans, mais il y a quelques années, plusieurs classes avaient écrit des poésies, et j'avais profité du fait que je n'ai pas la charge d'une classe (dans les écoles de plus de 10 classes, en ZEP dans le 93, le directeur n'a plus de classe) pour former des BIP (Brigades d'interventions poétiques). Une campagne électorale venait de se terminer et la municipalité n'avait pas encore retiré les panneaux électoraux. Les enfants avaient recopié leurs poésies sur de grandes affiches et nous étions allés, par groupe de cinq, coller avec balais et seaux...

À l'entrée de la cité, un gardien nous surprend : il interpelle le groupe pour nous intimer l'ordre de partir, car il ne faut pas coller des affiches dans la cité, cela fait sale. Un enfant lui rétorque : « La poésie, ça ne salit pas. » J'ai regretté alors de ne pas avoir emmené de peinture, car je trouvais la phrase si belle que je l'aurais volontiers taguée. Sûre de mon bon droit, je repars à l'école prendre un autre groupe. Cette fois, ce sont cinq élèves de CP. Évidemment, les CP écrivent déjà, mais c'est pour eux une activité difficile mentalement et physiquement. Il faut penser aux lettres et maîtriser sa main, ce n'est pas facile. La première « poésie » que nous collons est la suivante :

Mon papa, il est fort
Mon papa, il est beau
Mon papa, il est grand
Mon papa, je l'aime

L'affiche est signée du prénom de l'enfant. Le soir même, le papa viendra me demander si c'est vraiment son fils qui a écrit cela, car il ne veut pas croire qu'après quelques mois d'école, les enfants sont déjà capables d'écrire. Et il est rempli de fierté d'être ainsi aimé par son fils. Il m'apportera quelques jours plus tard une photo de lui et de l'enfant, de part et d'autre de l'affiche,

qu'il a envoyé à toute sa famille, tante et cousins compris. C'est beau, les BIP...

46. LE SYNDICAT

Au début de ma carrière d'enseignante, il n'y avait presque qu'un seul syndicat, et qu'un seul statut pour les instituteurs. Nous étions tous mal payés, et notre syndicat avait trouvé des trésors d'ingéniosité pour fonder des coopératives d'assurance (Maif), de vente de meubles (Camif), d'épargne et de crédit (Casden), de camping (GCU), obtenir des mairies des logements, de l'État une formation rémunérée, et toutes sortes d'indemnités qui mettaient les épinars dans le beurre plus que l'inverse, tant les salaires étaient proches des salaires d'ouvriers non qualifiés. Le syndicat, pour ne pas exploser sous la pression des différents partis de gauche et d'extrême gauche, avait autorisé les «tendances», qui permettaient à tous les courants de s'y sentir chez eux, au prix de manœuvres diverses, de concessions, d'engueulades homériques, que la base suivait de loin. On votait pour tel ou tel courant, mais l'immense majorité d'entre nous était syndiquée, ce qui donnait une force particulière à nos revendications. Puis les manœuvres se

sont substituées aux revendications, et finalement le choix des grands appareils politiques mena le syndicat à l'explosion. Les «tendances» se mirent à la cogestion des reculs et les revendications cessèrent d'être satisfaites. Les titulaires obtenaient des augmentations qui ne concernaient plus les jeunes qui arrivaient, les « avantages acquis » ne l'étaient plus pour tous, et massivement, les jeunes se détournèrent de la lutte syndicale. Aujourd'hui c'est l'hallali. Tous les courants politiques, hormis une extrême gauche ultra-marginalisée, vantent les mérites de l'abolition du statut des fonctionnaires, la diminution des postes, le gel de leurs salaires, des primes au « mérite ». C'est comme si toute la planète nous en voulait d'être au service des habitants du pays. Désormais, il y a plusieurs syndicats, des qui signent tout sans jamais combattre, des qui combattent tout sans jamais rien signer, et plus personne ne semble savoir construire un rapport de forces qui permet la moindre victoire, fût-elle locale et partielle. La retraite s'éloigne de moi chaque fois que je m'approche d'elle et je crains maintenant d'y basculer sans avoir les moyens d'aider ma famille. Il y a dans l'école chaque matin plus de précaires que de titulaires, comme enseignant, agent ou animateur, et désormais on trouve normal de confier des enfants à des personnels sous-qualifiés, sous-payés et du coup sous-motivés

pour la plupart d'entre eux. Désormais, lorsque je fais grève, j'oblige de fait tous ces vacataires à perdre leur paye de la journée... Du coup, je n'ai plus envie de ce mode d'action. Mais comment faire? Comment alerter sur la situation qui est faite aux enfants? On parle de l'oppression des femmes, de l'islamophobie, du racisme, mais qui parle de l'abandon des enfants des quartiers pauvres à des conditions de vie indignes? Personne. En dessous des femmes, en dessous des descendants d'immigrés, il reste leurs enfants, qui ne disposent d'aucune association digne de ce nom pour défendre leur cause. Juste une cérémonie le 20 novembre sur les « droits des enfants », qui ne fait jamais bouger une ligne. Il serait temps de relever la tête, ensemble, pour défendre les droits des salariés et les droits de leurs enfants.

47. ZYED ET BOUNA

C'était en 2005, j'ai du mal à croire que cela fait déjà plus de dix ans. Souvent je pense à eux. Grâce à leur mort atroce, jamais on n'a autant parlé de la banlieue que l'année 2005. Toute la classe politique avait des solutions définitives et des actions dérisoires pour venir à bout des « problèmes de

banlieue ». Comme si c'étaient les immeubles qui avaient des problèmes et pas les habitants qui y vivaient. Il fallait casser les tours, briser les barres, réaménager le foncier disponible, rénover l'urbain, faire des « opérations avec Sciences Po », proposer aux enfants de « s'en sortir », réparer les ascenseurs, construire un tramway. Mais Zyed et Bouna ont d'abord eu peur de la police et de cela, personne ne semblait prendre la mesure. Ici, comme à Ferguson aux États-Unis, la police peine à protéger les habitants. L'école ne parvient pas à transmettre tout ce qui serait nécessaire, et à chaque crise, on propose plus de répression, plus de concertation, plus de réhabilitation, plus d'inauguration, mais toujours un discours sur les gens qui vivent là et non une parole émergeant de leurs désirs. Après les incendies, il y a eu 1 000 promesses. Aujourd'hui, une piscine et un commissariat ont été construits, un tramway est en projet. Il reste donc sans doute 998 promesses non tenues aux habitants de la ville. Et rien qui pourra consoler les parents de Zyed et de Bouna de la perte de leurs enfants. L'image la plus marquante pour moi, ce fut la photo, prise devant la préfecture, de tous les maires du 93, appelant ensemble les enfants à cesser de brûler leurs colères. Cesser les émeutes, en finir avec la révolte. La droite, la gauche, tout était confondu et plus rien n'était lisible de ce que les orientations politiques pouvaient proposer

d'autre que plus de répression. Puis l'État français laïc appela les imams à la rescousse pour rétablir l'ordre, là encore tout était confus et plus rien n'avait de sens. Les cendres de la colère jonchent encore Montfermeil et toute la banlieue. Zyed et Bouna sont encore là, symboles innocents de l'injustice faite aux enfants des banlieues.

48. LA DISPARITION

Aussi incroyable que cela paraisse, la veille de la rentrée, la directrice d'une école ne dispose pas des coordonnées des enseignants qui sont nommés. Nous devons attendre que les enseignants se présentent. Certains ont pris les devants, ont appelé dès le mois de juin pour connaître leur « niveau de classe ». D'autres apprennent leur nomination le 30 août et ont à peine le temps de débarquer. Mais lorsqu'ils n'arrivent pas, la directrice ne peut qu'appeler l'inspection, pour « signaler ». Donc, il était 10 heures du matin, la veille de la rentrée, et il me manquait un enseignant. L'inspection (toujours submergée au téléphone en ce jour de pré-rentrée) décroche enfin. La secrétaire me promet d'appeler l'enseignante, qu'elle avait vue à 9 heures dans les

bureaux. Étrange, si elle était à 9 heures à l'inspection, même en se perdant (ce qui est normal, car Bobigny est une ville qui a été construite pour qu'on s'y perde), même en venant à reculons, elle aurait dû être là. 10h30. La pré-rentree commence à être bien entamée. Je rappelle et là, enfin, la secrétaire accepte de me donner son numéro de portable. Trop tard. Au moment où je parviens à joindre la jeune femme fraîchement nommée dans le 93, la traversée du centre commercial et de la dalle ont suffi à l'effrayer au-delà de toute raison. Elle a fait demi-tour et elle est repartie chez ses parents, à Vendôme ou à Tonnerre, préférant démissionner que fréquenter des écoles pleines de Noirs à capuche, de musulmans inquiétants, de Tamouls exotiques, de Chinois effrayants. Elle est déjà dans le train. Personne n'avait songé à lui dire qu'ici les Français ne ressemblent pas aux Gaulois. J'ai tenté de la rappeler plusieurs fois, pour l'amadouer, la convaincre d'essayer au moins un peu, qu'en CE1 les enfants sont gentils et sages, et qu'il faudra accepter désormais une France différente de ce qu'elle était avant la guerre de 14-18. Et encore, car à l'époque il y avait déjà beaucoup de Belges... Des gens étranges, pourtant, qui faisaient cuire leurs pommes de terre en bâtonnets dans du gras de bœuf... Mais on a fini par s'habituer.

Tous ceux qui attaquent l'école publique commencent par s'en moquer. Comme on se moquait autrefois de la demoiselle des PTT accusée de bavarder au lieu de passer les communications. Mais maintenant que nous avons tous des «forfaits» qui nous rackettent avec des options de portable hors de prix et des appareils à l'obsolescence programmée la veille de leur sortie, on va finir par la regretter. Donc, nous avons des dirigeants qui inventent des noms invraisemblables, des communicants qui planchent sur des éléments de langage et tout cela masque mal la haine du service public qui s'est emparée des grands de ce monde. Alors qu'étonnamment tout le monde remarque sans peine que le privé coûte plus cher et rend des services moins grands, que ce soit dans les trains, pour l'eau, pour les transports ou pour l'école, la moquerie passe son temps à dénigrer de pauvres fonctionnaires, au lieu de s'en prendre à tous ceux qui se goinfrent sans rendre le moindre service utile aux citoyens. Le pire, c'est le retournement des mots. Lorsqu'on fait dire à un même mot exactement l'inverse de ce qu'il signifie dans l'acception normale du terme. Le plan social n'a rien de social. C'est d'abord l'organisation de licenciements. Le

projet d'école n'a rien d'un projet. Un projet c'est quelque chose dans lequel je me projette, et non un remplissage de cases pré-programmées envoyé dans un fichier Excel. Une zone d'éducation prioritaire est désormais un endroit où il y a moins de moyens humains et financiers que partout ailleurs, comme si la priorité c'était de défiscaliser les écoles de riches et non d'aider les pauvres écoles. Ah non! s'exclament les tenants de la hiérarchie, vous avez des primes. C'est vrai, les enseignants ont des primes. Mais les enfants? Les enfants n'ont presque rien. Or c'était l'éducation qui devait être prioritaire. Il suffit de lire régulièrement les journaux pour découvrir qu'une classe de CM1 du XVI^e arrondissement avec 21 élèves est allée faire de la planche à voile pour mieux comprendre, ou d'apprendre que la ville de Nancy supprime la Wifi des écoles car elle pourrait être dangereuse, pour comprendre qu'à Bobigny, les enfants qui ont la Wifi et pas de planche à voile ne sont prioritaires que pour aller vers Pôle emploi, le pôle glaciaire des pauvres inutilisés. Désormais, mon école est REP+, c'est-à-dire plus que ZEP... On croirait que cela va nous améliorer la situation? Non, au contraire, l'aide aux enfants en difficulté a été divisée par deux, nous n'avons pas de classes pour accueillir les enfants de 2 à 3 ans car la mairie a refusé l'ouverture, et nous ne bénéficions pas d'enseignant supplémentaire car.... c'est

progressif! Je dois être bête, mais pour voir une progression, il faudrait que je puisse voir des progrès. Or, depuis dix ans, je ne vois que des régressions : baisse du nombre des adultes, baisse du niveau de formation, hausse du nombre d'élèves par classe, suppression de l'ensemble des budgets des projets. Lorsque ZEP+ finit pas signifier qu'il y aura moins de moyens, on se demande si la République va rester longtemps une et indivisible, en tout cas, de très nombreux citoyens se découragent, et les dégâts de cet abandon qui ne porte pas de nom n'ont pas encore fini de nous éclabousser.

50. L'ÉQUIPE

Je n'aurais pas aimé être femme au foyer, ni agricultrice, ni artisanne. Travailler seule m'a toujours déplu. J'ai adoré le métier d'institutrice, de directrice d'école, car il impose de travailler en équipe, de se soucier sans cesse des uns, des unes, des autres. Il faut avancer ensemble, et reculer sans se piétiner. Il faut se concerter, être capable de franchise, et pourtant tenter d'être toujours respectueux d'autrui. Je dis tenter, car je sais bien que je suis plus rugueuse qu'empathique souvent. Pourtant, je sais que c'est important. J'ai

eu plusieurs fois l'occasion de travailler avec des équipes formidables et cela m'a construite. Seule, je procrastine, comme on dit maintenant. J'ai besoin des autres pour avancer. Et c'est pour cela que je crois au pouvoir de la classe. C'est ensemble que les enfants apprennent le mieux, car c'est ensemble qu'on travaille avec le plus de ferveur. On a beaucoup parlé de soutien scolaire individualisé, de relation duelle, d'accompagnement scolaire à la maison, ou pire encore sur ordinateur. Mais qui donne l'élan? Qui encourage? Qui permet d'associer des idées nouvelles? Les autres. Les pairs. C'est pour cela qu'il faut éviter les hiérarchies, le dirigisme, les prêt-à-penser. Je sais que c'est très *has been* aujourd'hui, mais je pense que c'est la coopération qui permet au monde d'avancer. La compétition écrase, détruit et fait reculer l'effort constructif. Mais coopérer c'est une tâche difficile, car il faut être sans cesse attentif à autrui, ne rien dire qu'on ne puisse faire vraiment, tout en maintenant une audace de progrès. Dans les périodes de grand élan social, ces vertus étaient naturelles. Aujourd'hui, elles semblent archaïques, alors que, pourtant, aucune modernité n'advient sans remettre la coopération au centre de notre moralité. Travailler en équipe s'apprend, comme tout le reste, il y a des techniques de base : partager l'information, rapprocher les décisions des personnes

qui en vivent les conséquences, laisser à chacun le temps de penser la situation, former à l'échange d'idées. J'ai toujours tenté de le faire en classe avec les élèves, j'ai toujours essayé de le faire avec les enseignants lorsque je suis devenue directrice, sans classe à m'occuper. Essayé. C'est déjà pas mal.

51. LE PROCÈS

Impossible de travailler si longtemps en cité sans avoir à faire front à quelques débordements... Un jour, une élève a menti. Elle était d'un caractère assez difficile, elle était volontiers insolente. Mais ce jour-là, elle a tenu tête à la maîtresse et lui a arraché une grosse poignée de cheveux en voulant lui imposer sa loi. Bilan, elle a évidemment été punie pour l'après-midi. Mais elle a raconté à son grand frère que la maîtresse l'avait humiliée, que la maîtresse était raciste, que tout le monde dans l'école était contre elle... Et le jeune homme l'a cru. Il est alors entré dans l'école pour insulter l'enseignante. Comme j'étais en réunion dans la classe d'en face, j'ai fait front pour lui faire quitter l'école pas à pas et j'ai reçu toutes sortes d'injures sexualisées, d'insultes à ma mère qui m'ont imposé de prendre des mesures

plus radicales que les sanctions prévues au règlement intérieur qui ne concernent que les élèves et non leur famille. La mère des enfants, convoquée au bureau, a pris le parti de ses petits et l'enseignante et moi sommes allées déposer plainte, car il faut tout de même des limites. Toutes les injures ont été proférées devant des élèves, ceux de la classe, ceux qui faisaient gym dans le préau, et même si je ne suis pas fan du tout des procédures contre les gens, je n'avais plus le choix. L'enfant a été déplacée dans une autre école et nous avons attendu le procès. Après une année, il a été repoussé car la convocation n'avait pas été donnée par lettre recommandée. Après une autre année, il a été repoussé, car le grand frère n'avait pas d'avocat. Après une autre année encore, il a été repoussé car le tribunal n'avait pas assez de juges. Au départ, nous voulions demander des dommages et intérêts, afin qu'il y ait une sanction claire. Mais cette année, deux élus de la municipalité devraient être condamnés à un « stage de citoyenneté » alors qu'ils avaient proféré des menaces de violence sur une autre élue... Du coup, on ne sait plus. Est-ce que cela a du sens de condamner davantage les grands frères que les maires adjoints? On pourrait aussi leur proposer de faire le stage ensemble? Une piste à soumettre à l'avocat de notre assurance professionnelle...

Pour parler de la banlieue, sans jamais nommer les pauvres, les Arabes, les Noirs et les Roms qui composent désormais la classe sociale majoritaire en nombre des habitants, l'État a dû inventer d'exquises circonvolutions de langage. Ainsi, il y a des « territoires », des « quartiers » (comme si toutes les villes n'avaient pas de quartiers, sauf que « quartier » chez nous désigne l'innombrable situation où les descendants génétiques des Gaulois blancs sont devenus minoritaires). L'effroi gagne le bon peuple lorsqu'on entend en plus que ces territoires sont « perdus pour la République », sous-entendu qu'il y règne d'autres lois et d'autres règles, imposées par des mafias ethnico-religieuses obscures et dangereuses.

Alors les antiracistes s'exclament « mais non, ce n'est pas vrai ! ». Il n'y a pas de territoires perdus !

Ben si. Il y a des « quartiers » où plus rien ne fonctionne bien et où on a perdu les services sociaux de l'État. Des « territoires » où des architectes chevronnés ont pensé toutes sortes de réhabilitations, de rénovations, de requalifications, de réparations. Moi, j'ai toujours eu l'impression que les gens qui y habitaient auraient préféré avoir du boulot en CDI et s'acheter une petite maison dans une ville où l'école

a des enseignants et où le collège fonctionne bien. Ce n'est pas l'ascenseur social qui est en panne, c'est le plancher social qui est troué. Du coup, on a plein de familles qui ont les pieds dans la cave. Ce n'est pas l'immigration, ni la présence des descendants des anciens immigrés qui pose problème, c'est leur assignation à résidence dans des «ensembles» qui non seulement sont trop grands, mais trop abandonnés. Ce n'est pas la présence de mafias (car si on vole des voitures en banlieue, on ne délocalise pas des bénéfiques aux îles Caïmans, chaque classe sociale a ses propres mafias...), c'est le discours insupportable sur les habitants des banlieues. Les enfants de la Seine-Saint-Denis, des quartiers nord de Marseille et du Mirail de Toulouse portent collectivement le poids des maux de la société. Et, dès que nous quittons notre «territoire», le regard des autres nous le fait sentir. Le long d'une plage à Oléron, lorsque des vacanciers se demandent à voix haute d'où on peut venir (sous-entendu avec des élèves aussi disparates que notre armée de Nègres, de Chinois, de Maghrébins, d'Indiens, de Roms, sans compter tous les mélanges divers et facétieux des Antilles et autres départements d'outre-mer). Dans le train pour partir en classe de neige, lorsque des voyageurs se sentent menacés de notre simple présence dans le wagon et que je dois me fâcher pour que nous puissions nous asseoir à nos places

sans essayer des ricanements mesquins. Au Louvre, lorsque les touristes serrent leurs sacs à main contre elles au passage de notre rang d'élèves pourtant majoritairement français de papiers alors que nous venons visiter, VI-SI-TER, pas dépouiller... La France maintient sur les territoires de la banlieue un regard colonial. Je comprends que les enfants en grandissant le trouvent insupportable.

53. SLAVI

Slavi est un héros des temps modernes. Enfant rom des bidonvilles et des expulsions, à 10 ans, il a déjà tout vécu. La traversée de l'Europe dans les bras de ses parents, la vie dans des squats, l'incendie et la mort de son amie Mélisa, l'expulsion du bidonville une fois, deux fois, trois fois, les réinstallations, habiter dans une voiture en plein hiver, vivre sous la tente en pleine rue, aller à l'hôtel du 115 à Saint-Denis, à Pontoise, à Marne-la-Vallée, aux Ullis, à Sarcelles. Tenter en toutes circonstances de venir tout de même à l'école, parfois seulement pour dormir en sécurité et au chaud, après une nuit presque blanche.

Il pourrait être aigri. Il pourrait être perturbé. Mais une joie de vivre l'anime malgré tout. Dans

sa famille, il est celui qui parle le mieux le français. Chaque fois que des journalistes l'interrogent, ils pleurent avant la fin de l'interview, car Slavi explique simplement l'épouvantable cruauté qui conduit les municipalités, les collectivités locales, les départements, l'État français à maltraiter les Roms pour les faire partir, car comme ils sont européens, on ne peut pas les chasser et leur interdire de revenir. Comme tout être humain traité de cette façon, Slavi souffre sûrement. Mais on ne le voit que difficilement. Nous avons espéré que les nombreuses interviews qu'il a données à des journalistes sur sa situation feraient bouger les lignes. Mais non, le maire est enchanté, le préfet est ravi, l'État français assume. Désormais, notre République gère les frontières par la maltraitance des populations, enfants compris. Je souhaite que tous ceux que cela ne révolte pas maintenant craignent pour leur avenir et celui de leurs enfants. Une fois l'habitude de maltraitance prise, il n'y aura pas que les Roms pour en souffrir. Je n'ai pas modifié son prénom, car il y a eu de nombreux articles de journaux, des reportages à la télévision sur lui. On ne pourra pas dire « je ne savais pas ». Slavi est un emblème de notre indignité.

La pédagogie Freinet n'est pas une « méthode ». Ce sont d'abord des principes, et ensuite des techniques pour mettre en œuvre ces principes. Les principes ne changent pas, mais au gré des décennies, les techniques évoluent. On ne le dit pas assez, mais la pédagogie Freinet a un siècle bientôt... Cela devient donc une bonne vieille pédagogie qui a fait ses preuves... Freinet avait une imprimerie typo et nous avons des ordinateurs. Freinet filmait à la caméra Pathé-Baby et nous filmons avec nos portables. Freinet envoyait des courriers, nous envoyons des courriels. Mais nous avons tout de même des imprimeries, des caméras, du papier et des timbres pour écrire aux correspondants. Apprendre, ce n'est pas faire table rase du passé. Il faut additionner les techniques. Chez nous les militants Freinet, les principes s'appellent des « invariants ». Car la moralité particulière des enseignants Freinet ne varie pas. Nous sommes les pédagogues des enfants du peuple, nous ne travaillons pas dans des écoles privées. Nous pensons que la démocratie de demain se construit dès la maternelle, en formant des personnes capables d'empathie, de créativité, de réflexion et d'engagement. Il faut

apprendre à se réunir, à prendre des décisions partagées, à mettre en œuvre des projets, à analyser la vie qui nous entoure, à se saisir des techniques pour transformer le monde. On n'a pas besoin de copier des lignes de morale lorsqu'on fait des ateliers philo depuis la maternelle.

Nous n'avons pas besoin de chefs ni de hiérarchie. La coopération suffit à nous faire progresser et à faire progresser nos élèves. Nous avons besoin des parents, des familles de nos élèves pour que l'école soit un lieu où tout un quartier se sente bien. Nous valorisons les créativité de l'art, les sports, les sciences comme des disciplines qui construisent les êtres humains pleinement. Un jour, je demandais à un élève qui venait d'emménager dans le quartier et qui venait de finir sa première journée chez nous : « Alors, tu as bien travaillé ? Tu as passé une bonne journée ? » Il me répondit : « Non, je n'ai pas travaillé, j'ai fait que des trucs bien. » Déjà, à 8 ans, il avait comme logiciel que le travail cela ne pouvait être que pénible.

Freinet a eu l'intelligence de créer un mouvement pédagogique laïc avec des centaines d'autres instits des écoles publiques. Au même moment, Maria Montessori a laissé les actifs de sa société à son fils, qui en a fait une société commerciale qui aide à la création d'écoles privées pour les riches ou les religieux. C'est dommage, car le matériel

Montessori est un matériel formidable. Mais lorsque la technique n'est pas au service d'une éthique, on finit par vendre son âme et son destin.

55. DÉSOBÉIR

Cela a commencé sous Sarkozy. Le gouvernement a décidé que les instits ne travailleraient plus le samedi, que les enseignants d'aide aux élèves en difficulté seraient supprimés et que ce serait les instits qui devraient « prendre en charge » les gamins qui étaient en difficulté dans la classe. Vu de loin, cela n'a pas l'air scandaleux. Mais en vrai, les enseignants d'aide qu'on appelle RASED¹ sont davantage que des enseignants. Ils doivent suivre une formation particulière pour parvenir à les aider à surmonter leurs difficultés. Et rapidement, on a bien vu que le gouvernement se moquait de

1. Les Réseaux d'aide sont composés normalement d'une psychologue, d'une enseignante de « rééducation », appelée G, et d'une enseignante de soutien, appelée E, en raison des lettres qui désignaient les certifications complémentaires qu'elles avaient reçues lors de formations pour accéder à ces postes. Les enseignantes peuvent venir aider dans la classe, ou prendre les enfants en ateliers, selon les besoins. La psychologue scolaire aide tout le monde à faire le point et reçoit les parents pour les accompagner. Mais là, je décris un monde idéal qui n'existe pratiquement plus désormais. Le Réseau d'aide est souvent le même pour plusieurs groupes scolaires et l'aide apportée devient homéopathique.

l'intérêt des enfants. Chaque enseignant devait trouver six à huit élèves en difficulté dans sa classe, tant pis s'il y avait plus, tant pis s'il y avait moins. Dès la petite section, il fallait dénombrer les élèves « à problème » et faire de la « remédiation » avec des enfants qui pleuraient encore leur mère... Tout le monde enseignant était atterré. Mais un jour, sur des listes d'échanges pédagogiques, un appel, fait par un enseignant du sud de la France, Alain Refalo, a un peu changé la donne. Alain appelait les enseignants non pas à faire grève, mais à « désobéir ». Lui-même prenait deux fois par semaine la moitié de sa classe comme cela, le temps d'aide était donné à tous les enfants. J'ai adoré l'idée et j'ai signé l'appel. Mais moi, je suis dans le 93. Alors que des centaines d'enseignants étaient sanctionnées, dans le 93, nous sommes passés à côté de toutes les sanctions, c'est dire si le gouvernement nous trouve sensibles. Pareil avec « Base élèves », le logiciel de traçabilité de la viande infantine, qui attribue un identifiant à chaque enfant, et bientôt accrochera dessus un « livret » qui deviendra rapidement un « passeport de compétences » consultable à Pôle emploi. Pareil, vu de loin, cela a l'air bien pratique un identifiant qui permet de gérer les flux d'élèves avec de nombreuses statistiques. Mais qui sait ce qu'il adviendra d'un identifiant qui permet de vérifier la perfection du parcours et

ce dès l'enfance? Bienvenue à Gattaca si tout cela se retrouve dans de mauvaises mains. Là encore, le 93 a résisté plus longtemps que la province et Paris. Mais désormais tout le monde ou presque trouve normal de laisser fiché ses enfants. Je suis au grand regret de l'avoir rempli cette année, étant sans doute une des dernières du dernier département qui a réellement résisté massivement.

Quand on est directrice, tout le monde pense qu'on fait «obéir» les enfants. Moi, je pense que c'est dangereux d'obéir. Il faut d'abord réfléchir, il faut discuter, il faut s'approprier les décisions. C'est d'abord cela que nous enseignons aux enfants, en réunissant chaque semaine des conseils d'élèves dans toutes les classes. Une fois les règles comprises, il est plus simple de les mettre en œuvre sans s'y soumettre aveuglément. Mais lorsque les règles et les lois sont injustes, dangereuses, il est toujours bon de résister, de désobéir, de s'insurger. Même lorsqu'on perd sur le rapport de forces, on garde au moins sa moralité. C'est important.

Je voudrais rendre hommage à tous les directeurs et directrices sanctionnés, et pour certains sur l'ensemble des revenus de leur retraite pour avoir résisté jusqu'au bout à cette numérisation dématérialisée de l'enfance. Je voudrais remercier Alain pour son appel qui m'a aidée à trouver les moyens de réagir.

56. PARTIR

J'ai toujours beaucoup aimé enseigner dans le 93, la cité Karl-Marx, l'avenue Lénine, tout cela me parlait d'un avenir social radieux. Mais cette année, j'ai envie de partir.

J'ai eu envie de partir car ici les reculs sociaux sont d'une violence extrême et la résignation apparente du peuple qui les subit est insupportable au quotidien. Avec les enseignants qui travaillent dans l'école, nous avons tenté au maximum de nos forces de rendre l'enfance plus douce à nos élèves. Nous ne sommes pas les seuls enseignants à le faire dans le 93, et sans doute ailleurs. Mais les élans retombent un à un, la solidarité diminue. Chacun cherche une ambition sociale personnelle, un avenir radieux seulement au paradis, une mutation en province verdoyante. Ensemble, parents, habitants, enseignants, fonctionnaires, nous aurions pu faire bouger les lignes ici. Mais plus personne n'a le courage de se lancer dans un mouvement social, le libéralisme a grignoté la vitalité de la banlieue, laissant place à l'arrivisme de chacun.

Le gouvernement « de gauche » s'interroge sur les « primes au mérite » pour les fonctionnaires, mais qui décidera de la liste des méritants ? Avant, c'était le gouvernement de droite qui donnait des

« bourses au mérite » aux enfants, sans plus expliquer à quoi on reconnaît un élève méritant...

Le mérite, c'est simplement l'inverse de l'acquis social partagé. C'est l'obsolescence programmée des acquis sociaux qui m'effondre.

Alors, comme tout le monde, j'ai eu envie d'abandonner, pour aller chercher une vie plus douce et plus oxygénée, loin du microclimat toxique de l'Île-de-France qui fait que désormais, lorsqu'il fait beau, il n'est pas possible de faire du sport en raison des particules fines des diesels frelatés.

J'ai eu envie de partir, mais en même temps j'étais triste de le faire. J'ai enseigné trente et un ans ici : si la retraite n'avait pas tant reculé, mon temps d'activité serait déjà fini, car à 18 ans, je travaillais déjà (j'ai passé plusieurs années dans le privé avant de devenir enseignante). Lorsque j'ai écrit ce livre, j'étais certaine de quitter la Seine-Saint-Denis à l'été, mais...

57. ERREUR DE CALCUL

Eh non, je ne l'ai pas eue, cette mutation en direction de la verdure. J'y ai cru jusqu'au bout (et je n'ai eu la réponse qu'après la première impression de ce livre, ce qui explique cet additif),

j'avais 233 points (233 ce n'est pas beaucoup, mais il n'y a pas grand monde qui demande la Corrèze, j'étais en troisième position). J'y étais allée pendant les vacances et j'avais trouvé là-bas presque la maison de mes rêves et surtout la classe de mes rêves, avec 12 enfants et une Atsem...

Les barèmes de mutation sont très complexes et privilégient les malades (mais je me porte bien), les conjoints séparés (mais mon conjoint ne travaille plus, donc il n'a pas d'argument pour être séparé de moi), les parents d'enfants de moins de 12 ans (et là, difficile en regardant mes fils de croire qu'ils ont moins de 12 ans), et voilà. L'ancienneté ne rapporte pas grand-chose et le travail en ZEP non plus. C'est tout de même un peu injuste que ceux qui sont restés avec constance soient moins considérés que ceux qui ont cherché tout de suite à repartir.

Il faut demander pendant plusieurs années d'affilée pour faire augmenter son barème et moi c'était la première année que j'avais envie de partir...

Il y a évidemment l'autre procédure de mutation, qui se nomme « Ineat/exeat ». Celle-là, je ne l'ai pas demandée, car on arrive dans le nouveau département après toutes les procédures de nominations locales, et il faut prendre les postes dont personne n'a voulu. Je suis prête à bouger, mais tout de même pas à me retrouver comme

une débutante avec quatre journées dans quatre écoles différentes, ou nommée à 150 kilomètres de là où je voudrais vivre...

Donc, je vais rester jusqu'au bout à respirer les particules fines tout en tentant de syndiquer les jeunes enseignants, voire de les convaincre de rejoindre d'excellentes associations pédagogiques, d'encourager les parents des élèves de faire des associations de parents, tout en insistant pour que tout le monde descende ensemble dans la rue chaque fois qu'il est nécessaire de le faire. J'irai muter au moment de la retraite, si retraite il y a encore. Quoique en fait, elle finit par s'approcher, le manège tourne et je vais attraper le pompon. Si pompon on nous laisse attraper.

Tout de même, je suis passée d'une promesse de retraite à 55 ans moins deux ans pour mes enfants, soit 53, à une retraite à 60 moins deux, puis 60 moins rien, puis désormais 62, ce qui augmente ma date de départ de onze années, ce qui représente une belle augmentation, car les trimestres nécessaires, je les ai déjà. Je me fais à l'idée de rester encore quatre ans, cela me fera de nouvelles histoires à raconter au coin du feu lorsque je serai en province. Muter en classe unique cela n'a pas de sens si on ne conduit pas la classe plusieurs années.

Je reste, et sans doute je garde l'espoir d'une nouvelle étincelle qui pourrait mettre le feu à la plaine, morne plaine, et rendre dignité et courage à tous pour de nouveaux progrès sociaux. Il faudrait que cet espoir me porte pour les quatre années à venir : il faudrait qu'il n'y ait pas que la nuit pour être debout.

SOMMAIRE

AVERTISSEMENT	7
1. ZÉBULON	9
2. BERTRAND	11
3. MARTHE	13
4. N'GWOUHOUNO	14
5. ON	16
6. LINO	18
7. ARCHITECTURE	20
8. NADIA	23
9. SAPERLIPOPETTE	24
10. YVETTE	26
11. 50 NATIONALITÉS	28
12. ALI BABA	30
13. CÉLESTIN	32
14. ODETTE ET LES SAVOIRS	34
15. LA GRÈVE RECONDUCTIBLE	36
16. THÉO	38
17. LES RÉGLETTES CUISENAIRE	40
18. LES POUX	42
19. DIRECTRICE	44
20. ROMS	46
21. CHAMPAGNE!	49
22. LES ÎLES LOINTAINES	51
23. LA RENTRÉE	53
24. LA 4 L	55
25. LES QUATRE ÉLÉMENTS	57
26. LES BIZUTHS	59
27. FÉLICIE	61
29. SIGNALEMENT	66
30. LE STAGIAIRE	68
31. LE CONSEIL DES ÉLÈVES	70
32. UNE MAMAN SUR LE TOIT	72
33. LE PÉTARD	74
34. MON PAPA, IL EST TRÈS FORT	76

35. LA « BEURETTE »	78
36. LA PÉDAGOGIE DE LA GAUFRE	80
37. MON BÉBÉ EST MALADE	82
38. ALBERTINE ET MÉLISA	83
39. LA CLASSE TRANSPLANTÉE	85
40. LA DICTÉE	88
41. UNE PETITE RÉPUBLIQUE D'ENFANTS	89
42. LE TANGO	91
43. LES TROIS FRÈRES	93
44. UNE NUIT À L'ÉCOLE	95
45. LE PRINTEMPS DES POÈTES	97
46. LE SYNDICAT	99
47. ZYED ET BOUNA	101
48. LA DISPARITION	103
49. LES MOTS	105
50. L'ÉQUIPE	107
51. LE PROCÈS	109
52. LE TERRITOIRE DE L'ANRU	111
53. SLAVI	113
54. LA MÉTHODE	115
55. DÉSOBÉIR	117
56. PARTIR	120
57. ERREUR DE CALCUL	121

Trop classe!

Véronique DECKER

Édition préparée par

Nicole CHOSSON,

Charlotte DUGRAND,

Grégory CHAMBAT,

Nicolas NORRITO

et Bruno BARTKOWIAK

Graphisme et maquette

www.brunobartkowiak.com

Éditions Libertalia

21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris

www.editionslibertalia.com

Indicatif éditeur : 978-2-9528292

Diffusion et distribution

HARMONIA MUNDI *livre*

*Reproduit et achevé d'imprimer
sur les presses de La Source d'or
à Clermont-Ferrand, le 27 avril 2017
Troisième tirage, du 3 501^e au 5 000^e exemplaire
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2016*

Imprimé en France